

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE CHANT DES BUNGALOWS : BANLIEUE, QUOTIDIEN DOMESTIQUE ET
COMMUNAUTÉ DES FEMMES DANS *LA MAISON D'OPHÉLIE* ET *MANUEL*
DE POÉTIQUE À L'INTENTION DES JEUNES FILLES DE CAROLE DAVID

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ANNE-SOPHIE BEAULIEU

JANVIER 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie Lori Saint-Martin, ma directrice de recherche, pour sa générosité, son empathie, ses judicieux conseils et ses nombreuses relectures. Ses encouragements, son érudition et sa rigueur m'ont permis de mener ce projet à terme.

À Maryse, merci pour tous les beaux moments partagés, l'accueil et l'amour. À Michel qui nous a quittés au mois de septembre 2019, merci de m'avoir tant appris, pour la complicité que nous entretenions et toute la lumière que tu as posée sur ma vie.

À Alexandre et Raphaël, mes acolytes depuis la tendre enfance, mes amis les plus précieux, merci pour les rires et l'écoute. Vous êtes avec moi, toujours. Je vous aime.

Merci à Gaétane et Régis, mes parents, pour votre indéfectible soutien. À mon père, merci de ne jamais avoir mis de frein à ma curiosité et d'avoir organisé toutes les « périodes d'études » qui m'ont forcément conduite à la rédaction de ce mémoire. À ma mère, merci de m'avoir transmis une affection profonde pour la langue et la littérature et de m'avoir donné à voir tant d'amour dans tes gestes quotidiens.

Finalement, à Vincent, merci d'avoir été là, bien avant le début de la rédaction jusqu'à la fin, d'avoir été témoin de mes moments d'illumination comme de mes grands découragements, d'y avoir pris part et de toujours avoir cru en mes moyens. Nos discussions sur la mémoire de l'Amérique, nos obsessions partagées sur les figures mythiques et les espaces qui la constituent se retrouvent un peu partout dans les pages de ce mémoire, dans mes notes et mes pensées. Je t'aime.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I BANLIEUE, RÊVE ET CAUCHEMAR.....	9
1.1 La banlieue nord-américaine.....	10
1.1.1 Naissance et essor de la banlieue nord-américaine	11
1.1.2 Glorification de la banlieue.	16
1.1.3 Critiques de la banlieue	20
1.2. Banlieue nord-américaine chez Carole David	23
1.2.1 Déclin de la banlieue, peur et danger	24
1.2.2 Objets de consommation	28
1.2.3 Le kitsch et les références à la culture populaire.....	32
CHAPITRE II LA MAISON DES CAPTIVES : LA CULTURE DOMESTIQUE...40	
2.1 Politiser la famille nord-américaine : contexte et éléments historiques	41
2.1.1 Famille nucléaire et Guerre froide : l'instrumentalisation de la ménagère	41
2.1.2 Vie domestique et patriarcat.....	44
2.1.3 Nouveau rapport au chez-soi et mystique féminine	52
2.2 La culture domestique dans <i>La maison d'Ophélie</i> et <i>Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles</i>	53
2.2.1 La maison : lieu de danger et d'angoisse chez Carole David.....	53
2.2.2 Le quotidien domestique	59
2.2.3 Litanie et narrativé : outils du témoignage.....	63
2.2.4 Culture domestique et idéaux de genre	65
CHAPITRE III LA COMMUNAUTÉ DES FEMMES : TRANSMISSION ET SOLIDARITÉ	70
3.1 Les communautés de femmes en littérature	71

3.2 Communauté des femmes chez Carole David	73
3.2.1 Aller à la rencontre d'autres femmes	74
3.2.2 Les figures féminines	78
3.2.3 Écriture et vie domestique : transmission des savoirs « féminins »	81
3.2.4 La filiation, écrire <i>avec</i> d'autres femmes.....	86
3.2.5 La prise de parole, écrire <i>pour</i> d'autres femmes.....	90
 CONCLUSION.....	 93
 BIBLIOGRAPHIE.....	 99

RÉSUMÉ

Le présent mémoire a pour objet d'étude le témoignage du quotidien domestique des femmes des banlieues nord-américaines dans *La maison d'Ophélie* (1998) et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* (2010) de Carole David. Si la banlieue des poèmes de notre corpus n'est définie géographiquement qu'à quelques reprises, des référents culturels indiquent qu'il s'agit bel et bien de la banlieue nord-américaine. Par ailleurs, beaucoup de ses poèmes sont habités par des personnages féminins d'horizons divers.

Les approches sociocritique et féministe permettront de soulever les enjeux réels et symboliques qui touchent le quotidien domestique des femmes issues de la classe moyenne de la banlieue ainsi que de comprendre la critique des rôles sexuels et familiaux traditionnels présente dans le corpus. Nous déterminerons de quelle manière ces composantes de la société blanche nord-américaine transparaissent dans les textes de Carole David. Nous verrons comment les poèmes de notre corpus génèrent un discours sur le quotidien domestique des femmes nord-américaines et comment ce quotidien, en tant que fait social, les marque.

Il sera d'abord question de la banlieue et de la place qu'elle occupe dans la l'édification du rêve américain. Seront observés les éléments kitsch et les références à la culture populaire dans les recueils à l'étude. Le deuxième chapitre étudie le motif de la maison, du « chez-soi » davidien comme lieu aliénant. La quotidienneté et le « banal » sont des motifs itératifs dans l'œuvre de la poète, et il sera question du quotidien domestique évoqué par Carole David dans plusieurs de ses poèmes. Le troisième chapitre sera consacré à la communauté des femmes présente dans les deux recueils étudiés. Cette communauté est formée d'une abondance de voix et de personnages féminins et de nombreuses références à des artistes, écrivaines, personnages mythiques, etc. ; elle permet la transmission et la solidarité entre femmes.

Mots clés : banlieue ; femmes ; Carole David ; *La maison d'Ophélie*, *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* ; poésie ; rêve américain ; Québec ; Amérique ; ménagères ; quotidien ; domestique ; maison ; consommation ; transmission ; intertextualité

INTRODUCTION

La banlieue nord-américaine est une « figure incontournable de l’imaginaire contemporain¹ ». La pureté et le renouveau sont des valeurs liées à la propagation du mode de vie banlieusard. L’après-guerre marque le début des « trente glorieuses » et d’une forme de renouvellement du rêve américain. Dans un nouveau lotissement, un bungalow tout neuf offre la possibilité d’élever une famille à l’abri des « dangers » de la ville, de ne plus penser aux atrocités de la guerre et de mener une vie confortable et prospère. La banlieue génère son lot d’images et de stéréotypes tandis qu’émergent toutes sortes de discours à son propos. Au départ, la banlieue est la preuve tangible qu’en travaillant assez fort, on peut devenir propriétaire et atteindre un certain niveau de confort matériel. Ensuite, investie pleinement de cette mission de perpétuer le rêve américain, la banlieue devient « [...] la décantation des habitudes, des rêves, des émotions, et des gestes de générations successives pour qui, comme c’est le cas ailleurs, habiter un lieu et vivre sa vie sont des projets indissociables². » Cet engouement pour la banlieue s’explique entre autres par le climat politique mondial de la période qui suit la Deuxième Guerre mondiale. En effet, cette dernière aura considérablement modifié notre rapport au monde, entre autres en « entraînant dans tout l’Occident un mouvement de repli sur soi qui se traduit par l’articulation d’un discours protectionniste sur le plan politique et par le surinvestissement des espaces privés sur le plan individuel³. »

¹ Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Marie Parent (dir.), « Introduction. La banlieue avec et contre ses clichés », *Suburbia. L’Amérique des banlieues*, Figura, Centre de recherche sur le texte et l’imaginaire, n° 39, 2015, p. 9.

² Daniel Laforest, « Qui a peur de la banlieue en littérature ? », *Québec français*, « Paysages illimités », n° 169, 2013, p. 55.

³ Marie Parent, *L’Amérique à demeure, Représentations du chez-soi dans les fictions nord-américaines depuis 1945*, thèse de doctorat, Département d’études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2016, p. 5.

Carole David figure parmi les écrivain.e.s québécois.e.s ayant donné une grande place à la banlieue dans ses livres. Dans le présent mémoire, nous interrogerons la représentation de la banlieue dans deux recueils de poésie, *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*. Bien que les motifs de la banlieue, du quotidien domestique et de la communauté des femmes jouent un rôle important dans la plupart des œuvres de Carole David, nous sommes d'avis que les recueils qui constituent notre corpus, publiés à une douzaine d'années d'intervalle, sont représentatifs de l'ensemble et permettent de donner une idée de sa démarche. *La maison d'Ophélie* (1998) est un recueil où domine le motif des objets de consommation industrielle. Le décor ménager est constamment mis à mal ainsi que l'icône de la figure maternelle des familles nucléaires. Dans *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* (2010), Carole David prête sa voix à plusieurs femmes, principalement à celles qu'elle nomme les « pieuses domestiques » : Unica Zürn (artiste et écrivaine allemande), Sainte Lucie (vierge et martyre), Maria Goretti (vierge et martyre), Jean Seberg (actrice américaine), Camille Claudel (sculptrice et artiste française) et d'autres poètes et écrivaines, notamment. Dans ces recueils, Carole David met en scène le quotidien domestique, des banlieues nord-américaines, et fait surgir une communauté de femmes dont l'existence propose une contrepartie à leur isolement. Au cœur de chacun des recueils, l'abondance de voix de femmes, de personnages féminins et de références à des écrivaines et artistes féminines permet de constater l'importance, pour l'autrice, d'engendrer cette communauté des femmes.

Les paysages dans lesquels prennent place les poèmes de Carole David relèvent d'un imaginaire bien précis, celui de la banlieue cauchemardesque, hyper-conforme, dédaléenne. Comme elle le mentionne lorsqu'elle commente sa pratique de l'écriture de la banlieue, la poésie lui permet de montrer « le grotesque, le laid, le monstrueux⁴

⁴ Carole David, « Dix minutes en banlieue », dans Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Marie Parent (dir.), *op. cit.*, p. 139.

[...] » qu'elle y trouve. Les poèmes de Carole David se distinguent notamment par une narrativité qui met en relief cette liturgie mélancolique de la marchandisation à laquelle sont conviées les *housewives* de l'Amérique d'après-guerre : « [c]hez David, la plongée dans l'aliénation sert à mieux révéler l'épaisseur du réel. Comme s'il fallait se maintenir au bord de l'asphyxie pour redonner au paysage l'intensité de ses couleurs, aux objets la diversité de leurs textures⁵. » Ces objets représentent bien plus que de simples repères spatiotemporels ou des références culturelles : ils sont le « matériau fragile de la vie quotidienne⁶ ». Chez Carole David, les lieux (« un duplex / de Saint-Léonard⁷ [...] », « l'obsédante cuisine⁸ »), et les objets (des « lunettes avec des ailes / des clés de chambres d'hôtel⁹ [...] »), portent en eux-mêmes une forme de récit fantôme qui fait d'eux les témoins muets du destin tragique de ces femmes.

La maison d'Ophélie et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* sont principalement composés de poèmes qui ont comme décor la banlieue blanche nord-américaine. Il est difficile de situer précisément, dans le temps ou dans l'espace, la banlieue dont il est question dans ces deux recueils. De nombreux référents culturels semblent indiquer que l'époque décrite se situerait entre les années 1945 et 1975, en contexte nord-américain, plus précisément au Québec, où l'essor de la banlieue joue un rôle capital dans la prise de conscience de l'américanité québécoise. Toutefois, force est d'admettre qu'il s'agit d'une banlieue saturée de symboles propre à la culture marchande de la domesticité nord-américaine. Chez Carole David, la banlieue nord-

⁵ Marie Parent, « Risquer la noyade dans La maison d'Ophélie », Le bungalow show, En ligne sur le site de Pop en stock, 29 novembre 2012, article consulté le 04/05/2020, [<http://popenstock.ca/dossier/article/risquer-la-noyade-dans-la-maison-dophelie>]

⁶ Bruce Bégout, *Lieu commun*, Paris, Allia, 2003, p. 179.

⁷ Carole David, *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2010, p. 16. Désormais, les références à cet ouvrage seront identifiées par l'abréviation *MPJ*.

⁸ *Ibid.*, p. 74.

⁹ Carole David, *La maison d'Ophélie*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 1998, p. 14. Désormais, les références à cet ouvrage seront identifiées par l'abréviation *LMO*.

américaine est palpable dans le propos, le vocabulaire et les références à la culture populaire américaine présentes dans un nombre important de ses poèmes. Ils sont principalement peuplés de femmes à la maison, de mères désespérées issues de la classe moyenne. La banlieue est bien plus qu'une thématique ou une figure récurrente ; il s'agit d'un élément déterminant de sa posture d'écrivaine. La poète signe un texte intitulé « Dix minutes en banlieue » dans le cahier *Figura Suburbia. L'Amérique des banlieues*, où elle commente sa démarche et comment elle en est venue à « écrire la banlieue » :

En Tinamer de banlieue fâchée avec le réel, je ne me suis pas reconnue dans la poésie formaliste et nationaliste des années 70. Je n'arrivais pas non plus à adhérer au grand roman national. La tentation de l'Amérique m'aura conduite à refuser dans un premier temps ce monde. En un sens, le modèle contre-culturel, la banlieue et la lutte féministe se sont rejoints, ancrant en moi une appartenance. Cette identité sera renforcée par mon expérience de retour à la banlieue à l'âge adulte après une certaine errance¹⁰.

Le désir d'écrire la banlieue découle donc du refus ou d'une incapacité (« ne pas arriver à adhérer au roman national ») à se joindre aux principaux courants littéraires québécois de l'époque, à se reconnaître en eux. Dans les poèmes qui constituent notre corpus, le « modèle contre-culturel » se manifeste principalement par l'attrait envers le kitsch et la prégnance d'éléments tirés de la culture populaire. Quant à la lutte féministe, elle est présente de manière diffuse dans l'œuvre entière de Carole David : les femmes y sont toujours mises de l'avant, des ménagères aux grandes artistes et des Saintes aux chanteuses pop. Les motifs de la sororité et de l'entraide interviennent dans plusieurs poèmes et se proposent comme alternatives à la potentielle aliénation due au quotidien familial.

Ce mémoire repose sur l'hypothèse suivante : la poésie de Carole David témoigne du quotidien domestique des femmes, et notamment des mères, des banlieues nord-américaines, et permet de tisser les liens d'une communauté de femmes qui tentent de contrer la solitude et l'aliénation. Plusieurs articles et ouvrages ont été consacrés

¹⁰ Carole David, « Dix minutes en banlieue », *loc. cit.*, p. 139.

à l'étude de la banlieue américaine comme thème, motif, décor, appliqués à différentes œuvres littéraires. Toutefois, l'approche féministe est rarement retenue, même si elle enrichit considérablement l'étude de la banlieue nord-américaine. Située au croisement des études sur la banlieue et des études féministes et littéraires, notre approche permettra ainsi d'éclairer d'un jour nouveau la poésie de Carole David en liant espaces géographiques, situations des femmes et filiations féminines symboliques.

Pour étudier les motifs de la vie domestique et leur dimension politique et poétique dans ces deux recueils de Carole David, il est nécessaire de considérer les travaux issus de plusieurs disciplines. C'est dans cette perspective que des études sur la banlieue nord-américaine (Bruce Begout, Lucie K. Morisset, Luc Noppen, Elaine Tyler May, James A. Jacob, Jonathan Lachance, Becky Nicolaides, Pascale Nédélec, Yves Bussière, Dolores Hayden) nous permettront d'en tracer les contours et de considérer la portée symbolique de cet espace important de la mythologie du rêve américain. Ensuite, des études sur la banlieue en littérature (Robert Beuka, Bertrand Gervais, Alice van der Klei, Catherine Jurca, Daniel Laforest, Elizabeth A Wheeler, Marie Parent) nous aideront à voir comment elle est perçue et rendue par les écrivain.e.s qui choisissent d'en faire un décor ou un thème pour leurs œuvres. Des ouvrages et des textes multidisciplinaires en études féministes (Betty Friedan, Collectif Clio, Anne-Marie Séguin, Sharon Torocco, Kim V. L. England) guideront notre réflexion quant à la réalité des femmes des banlieues nord-américaines. Des travaux sur le quotidien domestique en littérature (Marie Parent, Gianfranco Rubino, Dominique Viart) nous ont aidé à évaluer de quelle manière la littérature peut exploiter la maison et la vie quotidienne en plus d'« interroger la relation à l'autre et à l'environnement¹¹ [...] » comme l'écrit Marie Parent dans sa thèse de doctorat consacrée à l'étude du « chez-soi » dans des textes nord-américains. Des études sur l'écriture des femmes, sur la maternité et sur les communautés de femmes en littérature (Ann Romines, Gayle

¹¹ Marie Parent, *op. cit.*, p. vii.

Greene, Suzanne Lamy, Lori Saint-Martin, Nina Auerbach, Marie-Noëlle Huet), permettront de montrer qu'il existe une spécificité de l'expérience féminine de la banlieue, de la vie à la maison et de la communauté. L'étude de divers concepts formels tels le kitsch (Abraham Moles), le simulacre (Jean Baudrillard), la mélancolie et l'américanité (René Lapierre), le grotesque (Leonard Cassuto), le réalisme magique (Victoria Famin), la litanie (Suzanne Lamy), la ritualité (Myriam Watthée), et l'intertextualité (Julia Kristeva, Catherine Cyr, Tiphaine Samoyault) nous permettront de cerner la poétique de Carole David en rapport avec la banlieue.

Notre mémoire sera divisé en trois chapitres. Dans le premier, après une brève histoire de l'émergence de la banlieue en Amérique du Nord, nous verrons de quelle manière Carole David s'approprie cet imaginaire et le transpose dans sa poésie. La banlieue évoquée dans les poèmes à l'étude est en partie révolue. Quelques soubresauts du défunt rêve américain l'animent encore : le désir de la propriété privée, la grande importance qu'occupe la vie à la maison, les rituels domestiques que l'on pratique sans trop savoir pourquoi. Il sera question du danger et de la peur associés à la banlieue dans les poèmes de Carole David. Nous verrons comment les objets de consommation qui font partie intégrante de l'imaginaire de la banlieue nord-américaine occupent une place importante dans les textes de notre corpus. Finalement, nous verrons de quelle manière le kitsch et la présence d'éléments de la culture populaire nord-américaine dans les poèmes de *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles* contribuent à articuler le témoignage sur le quotidien domestique banlieusard.

Dans le deuxième chapitre, il sera question de la maison, tant comme lieu physique que comme espace symbolique, du quotidien domestique et du rapport au « chez-soi » qu'entretiennent les Nord-Américain.e.s avec leurs demeures. Comme la naissance de la banlieue a créé un engouement pour la vie à la maison, nous verrons comment ces changements ont eu une influence sur la vie des femmes et nous observerons comment le quotidien domestique des femmes est au cœur du propos des

recueils à l'étude. Des travaux consacrés à l'étude de la pression exercée sur les femmes pour qu'elles se conforment à l'idéal prescrit par la société de consommation patriarcale guideront notre analyse. *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles* suggèrent une lecture de l'expérience féminine de la vie à la maison, un espace écrasant dans lequel des éléments menaçants interfèrent et troublent le quotidien. Carole David défait l'image de la mère parfaite, largement idéalisée ; les personnages féminins des recueils mettent en relief la difficulté d'arrimer les rôles de mère-ménagère et d'écrivaines. Nous verrons comment la litanie et la narrativité façonnent le témoignage du quotidien domestique des femmes.

Bien que l'isolement soit évoqué à plusieurs reprises dans *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, la volonté de faire communauté et, de créer des liens est également manifeste. Ainsi, le dernier chapitre portera sur les communautés de femmes présentes dans les recueils à l'étude. Ces communautés se constituent des personnages féminins, avec une intertextualité qui se manifeste entre autres par des références et des dédicaces, ainsi que de nombreuses mentions d'artistes, de saintes, d'actrices. Nous verrons que la mise en relation de l'écriture avec la vie domestique est un élément important dans plusieurs poèmes. L'idéal maternel est souvent écorché dans le corpus étudié, mais la vie des ménagères est également considérée comme une source d'inspiration et il arrive même que les savoirs ménagers soient décrits comme des arts à maîtriser. Il sera question de filiation : nous verrons que Carole David fait fréquemment le choix d'écrire *avec* d'autres femmes, que ce soit en faisant référence à leurs œuvres ou en leur dédiant des poèmes. En effet, dans notre corpus, l'intertexte est abondant, et se manifeste de plusieurs manières (références, dédicaces, épigraphes, etc.) Sera également abordée l'idée de la prise de parole pour d'autres, d'écrire *pour* d'autres femmes, comme si la poésie et le témoignage qu'elle permet contribuaient à rompre la solitude et à créer une communauté.

Au terme de cette étude, nous aurons montré que les poèmes de Carole David permettent de témoigner du quotidien domestique des mères de famille banlieusardes et qu'ils suggèrent une critique des limites associées à ce quotidien. En adoptant une approche féministe, nous contribuerons à diversifier et à enrichir les études sur la banlieue littéraire, notamment en démontrant comment le travail des figures archétypales des femmes des banlieues (la ménagère, la mère au foyer, l'épouse exemplaire) de Carole David contribue à renverser les clichés et à ouvrir le récit qui cloisonne ces femmes dans un espace restreint et les prive de leur propre histoire.

CHAPITRE I

BANLIEUE, RÊVE ET CAUCHEMAR

Dès cinq heures du soir, quand les voitures commencent à retrouver leur place dans les entrées de garage, on s'affaire dans les cuisines. Les télévisions se mettent à hurler et les fours micro-ondes à jouer. Les barbecues exultent, les skateboards bandent, dilatent démesurément leurs roues en se cognant vicieusement sur les bicyclettes et les ballons de basket lancés contre un mur répercutent à travers les allées l'ennui de tout un continent.

Catherine Mavrikakis

Puisque notre mémoire prend pour objet le témoignage du quotidien domestique des femmes de la banlieue nord-américaine, motif récurrent des poèmes de Carole David, nous définirons, dans le présent chapitre, la banlieue dont il est question dans les œuvres qui constituent notre corpus. Nous commencerons par un panorama socio-historique de la banlieue avant de voir comment la poétique davidienne est habitée par cet espace et porte les traces du rêve américain déchu. *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* sont constitués de poèmes qui, le plus souvent, donnent à lire des bribes du quotidien domestique de la banlieue nord-américaine. Bien qu'ils soient riches en références culturelles nord-américaines, les poèmes ne sont pas ancrés précisément dans l'espace ni dans le temps. Dans un numéro de la revue *Figura*, Carole David commente sa pratique de l'écriture de la banlieue ;

Je suis sortie du motel et du « On the road » pour entrer dans la maison propre avec maman, papa, clôture à piquets, et surtout dans la cuisine, source inépuisable

d'inspiration. La Tinamer¹² révoltée s'est transformée en une Ophélie, en apparence docile, flottant sur les eaux de sa piscine hors terre¹³.

L'Ophélie de Carole David, le sujet féminin qui est au cœur de tous les poèmes que nous étudierons, est bel et bien docile en apparence seulement, comme elle s'affaire à montrer la part sombre du quotidien domestique des banlieusardes. Elle contribue ainsi à ébrécher l'image immaculée de la ménagère heureuse et parfaitement comblée par ses rôles de mère et d'épouse.

1.1 La banlieue nord-américaine

Le visage de la banlieue nord-américaine s'est transformé au fil des générations. Ce que les urbanistes appellent le phénomène de « banlieusardisation » de l'Amérique du Nord repose principalement sur la fulgurance et l'amplitude de son étalement. La maison unifamiliale, pierre angulaire de la banlieue, est devenue le mode d'habitation le plus répandu en Amérique du Nord. La banlieue est porteuse d'une forte charge symbolique du fait qu'elle représente le lieu de prédilection de la grande mythologie de l'Amérique d'après-guerre. La famille banlieusarde et la maison unifamiliale deviennent emblématiques du rêve américain : « [t]he sexually charged, child-centered family took its place as the embodiment of the postwar American dream. The most tangible symbol of that dream was the suburban home – the locale of the good life, the evidence of democratic abundance¹⁴. » Les clôtures blanches, les petits bungalows de briques et de tôle, la famille unie, parfaite, le gentil chien blanc sur la pelouse verte sont quelques exemples des poncifs qui sont souvent associés à la banlieue. Bien sûr,

¹² Tinamer est la narratrice et héroïne du roman *L'Amélanchier* de Jacques Ferron.

¹³ Carole David, « Dix minutes en banlieue », dans, Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Marie Parent (dir.), *Suburbia. L'Amérique des banlieues*, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, n° 39, 2015, p. 136.

¹⁴ Elaine Tyler May, *Homeward Bound : American Families in the Cold War Era*, New York, Basic Books, 1988, p. 153.

il existe une banlieue réelle qui n'est pas qu'un simple cliché. Le nombre important de représentations de la banlieue nous permet d'affirmer qu'elle occupe une place primordiale dans l'imaginaire du rêve américain. Ses détracteurs l'ont dépeinte comme le lieu d'un conformisme étouffant et ses partisans comme celui de la sécurité, du confort et de la prospérité familiale. Nous verrons comment la banlieue des poèmes de Carole David est à la fois conçue comme un lieu inspirant, riche en vie et en symboles, et comme celui de l'aliénation, particulièrement celle des femmes issues de la classe moyenne nord-américaine.

1.1.1 Naissance et essor de la banlieue nord-américaine

La période de l'après-guerre est marquée par une importante prospérité économique vécue dans plusieurs pays du monde occidental. Nous nommons maintenant cette époque les « Trente glorieuses ». Plusieurs pays connaissent alors un *baby-boom*, le plein-emploi, une grande phase de croissance industrielle et le début de la société de consommation telle que nous la connaissons aujourd'hui. Cet important bouleversement social apporte avec lui un renouveau du rêve américain. L'après-Seconde Guerre mondiale en Amérique du Nord est fortement marqué par l'essor de la banlieue. En périphérie des villes se multiplient les quartiers résidentiels accueillant de plus en plus de familles qui considèrent ces endroits comme des lieux sécuritaires, propices à l'éducation des enfants. Aux États-Unis, ces petites enclaves, constituées de rues et de ronds-points bordés de maisons unifamiliales, souvent assez semblables les unes aux autres, se sont étendues au point où l'on dira d'elles qu'elles ont « permanently altered the geographic and demographic landscape of the nation¹⁵. »

¹⁵ James. A Jacob, *Detached America : Building Houses in Postwar Suburbia*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2015, p. 1.

Il en va de même pour le Québec puisque la maison de type bungalow « domine le paysage construit [...] – tant qu’on ne l’y remarque plus, d’ailleurs – mais aussi demeurait toujours, à la fin du XX^e siècle, la forme d’habitation favorite des Québécois¹⁶. » Le développement urbain est également organisé en fonction des banlieues et des commodités appréciées par leurs habitant.e.s. Sont construits centres commerciaux, cinéparcs, restaurants et, pour aller et venir entre la ville et la banlieue, de nombreuses autoroutes.

Au Canada, le développement des banlieues est pris en charge par des entreprises telles que *Wartime Housing Limited* et encadré par la Société canadienne d’hypothèques et de logement¹⁷. Comme la Grande Dépression, crise des années 1930, suivie de l’effort de guerre, ont paralysé le marché immobilier durant environ quinze ans, la période de l’après-guerre est marquée par un impératif de revitalisation du parc immobilier nord-américain. Le retour à la maison des soldats et le *baby-boom* qui s’y rattache font en sorte que les centres urbains connaissent d’importantes pénuries de logements. En 1945, aux États-Unis, cette « crise » bat son plein : « experts estimated a shortage of 5 million homes nationwide. Veterans returned to “no vacancy” signs and high rents¹⁸. » Afin de contrer cette pénurie, certaines mesures sont prises : « [t]he federal government provided a critical stimulus to suburbanization through policies that revolutionized home building and lending, subsidized home ownership, and built critical suburban infrastructure, such as the new interstate highway system¹⁹. » Aux

¹⁶ Lucie K. Morisset, Luc Noppen, « Le bungalow québécois, monument vernaculaire : la naissance d’un nouveau type. », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 48, n° 133, avril 2004, p. 8.

¹⁷ Jonathan Lachance, « L’architecture des bungalows de la Société Centrale d’Hypothèques et de logement (SCHL) et le mythe de la maison de banlieue au Canada », in, Bertrand Gervais, Alice van ser Klei, Marie Parent (dir.), *Suburbia. L’Amérique des banlieues*, Figura, Centre de recherche sur le texte et l’imaginaire, n° 39, 2015, p.33.

¹⁸ Becky Nicolaidis et Andrew Wiese, « Suburbanization in the United States after 1945 », *Oxford Research Encyclopedia of American History*, 2017, p. 2.

¹⁹ Robert Beuka, *SuburbiaNation : Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American Fiction and Film*, New York, Palgrave MacMillan, coll. « Media & Cultural Studies », 2004, p. 3.

États-Unis comme au Canada, les gouvernements mettent sur pied des programmes qui permettent aux vétérans et aux jeunes familles de s'offrir une maison en banlieue et, par le fait même, de prendre part activement au rêve américain.

Durant la période de l'après-guerre, les quartiers résidentiels banlieusards ne cessent de gagner en popularité. De plus en plus de gens désirent s'établir en banlieue et posséder une maison unifamiliale. L'industrie de la construction est alors fortement sollicitée. Pour assurer un rendement intéressant, les entrepreneurs misent sur la standardisation de leur construction. La maison est à présent considérée comme un bien de consommation, après la fabrication automobile, le mode de production fordiste²⁰ est mis à contribution dans le secteur immobilier²¹. En plus de profiter aux entrepreneurs en construction, cette standardisation aura pour effet la démocratisation de l'accès à la propriété privée. Il s'agit d'une grande fierté pour les États-Unis, comme en témoigne cet extrait du *Los Angeles Times* paru en 1951 :

Under the force and ingenuity of private enterprise builders, lenders, suppliers and labor form a production team that permits mass building techniques at lower costs. It is not unlike what Henry Ford did with automobile production that made it possible for everybody in America to own a car. That's what has made this country successful and prosperous²².

Ainsi, la suburbanisation de l'Amérique du Nord s'inscrit sous le signe de la fulgurance, mais aussi de la standardisation et de l'uniformité. C'est d'ailleurs contre le caractère normatif de la vie banlieusarde, vite vue comme aliénante, que s'orienteront les principales critiques de cette organisation sociale. Pour en arriver à cette construction

²⁰ Le fordisme est une « [m]éthode d'organisation du travail industriel qui visait à accroître la productivité par la standardisation des produits, la rationalisation du travail et la spécialisation des ouvriers (travail à la chaîne) », définition tirée du dictionnaire *Le Grand Robert de la langue française*.

²¹ James A. Jacob, *op. cit.*, p. 23.

²² « American Called Best Housed People in World », *Los Angeles Times*, 9 Sept. 1951, sec. V :1., cité dans James A. Jacob, *op. cit.*, p. 23.

standardisée, les entrepreneurs définissent leur clientèle type et tentent de lui offrir un produit qui lui correspond. Au Canada,

[l]a SCHL décrit [le client type] comme un Canadien dans la mi-trentaine avec une femme, une fille de cinq ans et un garçon de deux ans. Sa famille et lui vivent présentement dans un logement de haute densité et souhaitent quitter la ville pour la banlieue. Il possède 6000\$, un travail stable, il n'a pas encore d'automobile, mais pourrait s'en acheter une. En ce qui a trait à la maison elle-même, Monsieur Canada n'a pas de préférence de style, mais il n'aime pas le « bizarre » ni le « pittoresque ». Du point de vue de la construction, employer des matériaux nouveaux ou traditionnels lui importe peu, tant qu'ils sont fiables et durables. Il veut surtout une maison pratique et commode, bien aérée et illuminée, avec des pièces et des fenêtres les plus grandes possibles. Madame Canada, quant à elle, souhaite pouvoir faire ses travaux domestiques et surveiller les enfants simultanément. Elle veut une organisation intérieure qui facilitera ses tâches, les rendra plus agréables et lui générera un maximum de temps libre²³.

Une fois la clientèle bien ciblée, les entrepreneurs et les architectes ont produit massivement un nouveau type d'habitation qui a contribué à donner un nouveau visage au rêve américain en le rendant accessible à un grand nombre de couples et de familles et par le fait même, omniprésent. Les idéaux et les aspirations de plusieurs Nord-américain.e.s s'en trouvent changés. De nombreuses familles sont attirées par la promesse de milieux plus sains, par plus d'espace et par une espèce de combinaison idéale entre la ville et la campagne.

Jonathan Lachance affirme que « [c]et idéal était cependant une construction idéologique qui visait à intégrer les familles canadiennes à la vie de banlieue et à la société de consommation nord-américaine²⁴. » Certes, le bungalow et le mode de vie banlieusard peuvent être considérés comme des constructions idéologiques. Toutefois, la qualité de vie des familles nombreuses vivant dans des logements surpeuplés était très pauvre. La croissance massive des banlieues s'est produite en réponse aux conditions de vie difficiles pour beaucoup de gens vivant dans les métropoles, résultat direct de la grande crise économique des années 1930. À Montréal, l'ampleur de la crise du logement est telle qu'

²³ Jonathan Lachance, *loc. cit.*, p. 35.

²⁴ *Ibid.*, p. 44.

[i]l n'y a plus de logements vacants dès 1942; quarante pour cent des logements sont occupés par plus d'une famille; de 1200 à 1400 familles logent dans des garages, des hangars, des caves, des magasins, sans compter les chambres d'hôtel [...]. Les propriétaires profitent de cette grave pénurie pour faire hausser les loyers de plus du tiers, entre 1937 et 1941²⁵.

En plus de représenter le repli sur la cellule familiale, le confort matériel et la promesse d'une vie heureuse, l'achat d'une maison en banlieue est alors une solution à un important problème social et démographique. Ensuite, la prospérité d'après-guerre le confirme : de très nombreuses familles ont maintenant les moyens de devenir propriétaires d'une maison et n'auront plus besoin de vivre dans des logements surpeuplés et insalubres.

Dans un article offrant une lecture féministe de la suburbanisation du Québec, la géographe Anne-Marie Séguin affirme que le gouvernement provincial, le gouvernement fédéral, l'Église catholique ainsi que les syndicats sont les principaux acteurs alliés du développement de la banlieue. Comme mentionné ci-haut, pour remédier aux pénuries de logements, les gouvernements ont mis sur pied des mesures pour qu'il y ait assez de maisons abordables pour toutes les familles qui désiraient en obtenir une. Plusieurs mesures sont également prises pour que les femmes qu'elles cessent de travailler à l'extérieur et redeviennent des mères au foyer. Nous y reviendrons au prochain chapitre lorsque nous aborderons la question de l'impact du développement des banlieues sur la vie des femmes. Pour les syndicats,

[l]es revendications en faveur de la propriété résidentielle se situent à l'intérieur d'une stratégie pour l'obtention de meilleurs salaires : l'acquisition de certains biens de consommation, dont la maison, l'automobile et les appareils ménagers (sorte de triptyque banlieusard), requérant de bonnes conditions salariales²⁶.

²⁵ Marc H. Choko, Jean-Pierre Collin et Annick Germain, « Le logement et les enjeux de la transformation de l'espace urbain : Montréal, 1940-1960 : Première partie », *Revue d'histoire urbaine*, vol. 15, n° 2, 1986, p. 128.

²⁶ Anne-Marie Séguin, « Madame Ford et l'espace : lecture féministe de la suburbanisation », *Recherches féministes*, vol. 2, n° 1, 1989, p. 55.

Quant à l'Église catholique, elle voit d'un très bon œil la vie de famille dans une maison unifamiliale loin de la grande ville et de tout son potentiel de perversion ; cela lui semble « la garantie d'une existence menée en conformité avec la morale chrétienne²⁷. » C'est ainsi que commence à se construire l'image de la mythique famille blanche de la classe moyenne,

[...], located in the suburbs, complete with appliances, station wagons, backyard barbecues, and tricycles scattered on the side-walks [...] It was not, as common wisdom tells us, the last gasp of «traditional» family life with roots deep in the past. Rather, it was the first, wholehearted effort to create a home that would fulfill virtually all its members' personal needs through an energized and expressive personal life²⁸.

Le changement de mode de vie qui accompagne la suburbanisation de l'Amérique du Nord entraîne un renouvellement de la cellule familiale. Comme les temps sont moins ardu, l'heure n'est plus aux rations et au dur labeur. Les emplois qu'occupent les hommes sont mieux rémunérés que durant la crise, les femmes mariées de la classe moyenne sont le plus souvent, à la maison. La vie de banlieue est propice à la famille : les quartiers résidentiels peuplés de familles de la classe moyenne sont perçus comme étant très sécuritaires, les habitations sont confortables et spacieuses. Elle engendre par le fait même un effet d'entraînement, un horizon d'attente, chez les familles en quête de cette nouvelle forme de vie sociale. C'est par la banlieue, ses bungalows et les biens de consommation qu'on accède concrètement à la mobilité sociale, au calme plat promis par les publicités du magazine *Life* qui constituent la force active des représentations par lesquelles s' imagine collectivement le rêve américain.

1.1.2 Glorification de la banlieue

La banlieue nord-américaine est porteuse d'une forte charge symbolique et d'un imaginaire complexe. Il s'agit d'un lieu qui correspond souvent plus précisément à un

²⁷ *Ibid.*, p. 60.

²⁸ Tyler May, *op. cit.*, p. 14.

imaginaire qu'à la réalité. Le nombre de clichés et d'idées reçues qui nous viennent en tête lorsque nous y pensons en est la preuve. Comme mentionné plus haut, la suburbanisation de l'Amérique du Nord a profondément modifié le paysage physique du Canada et des États-Unis, mais a aussi apporté avec elle de profonds changements sociaux. S'est développée, en parallèle, une mythologie de la banlieue. La publicité, plusieurs séries télévisées, magazines, œuvres littéraires et cinématographiques ont contribué à engendrer un nouveau discours sur le mode de vie banlieusard alors florissant. Contrairement à l'Europe qui porte encore les traces de la guerre, et qui a besoin d'être reconstruite presque en entier, le « Nouveau Monde » n'a pas à se remettre physiquement de toute cette barbarie ; au contraire, il est empreint des promesses d'un avenir brillant, de liberté et de confort. La banlieue est l'espace de choix pour oublier les horreurs de la guerre. Rien n'y ressemble au « vieux continent », tout y est neuf, sain et profondément « américain ». Elle est porteuse d'espoir, de l'enseigne du rêve américain, pur et renouvelé.

Les images positives de la banlieue nord-américaine se multiplient. Que ce soit dans les magazines, les journaux, les publicités, les émissions de télévision, la vie de famille banlieusarde, harmonieuse et pleine de bonheur est abondamment représentée. Aux États-Unis, *The Donna Reed Show*²⁹, *I Married Joan*³⁰, *Father Knows Best*³¹ sont quelques exemples d'un nombre important de séries télévisées appréciées par le grand public. Ces fictions télévisuelles sont nombreuses et contribuent à la normalisation du mode de vie banlieusard³². Elles font en sorte que les femmes au foyer peuvent s'y identifier et s'en inspirer en voyant d'autres décors, d'autres dynamiques et habitudes familiales. Les publicitaires en profitent pour placer des produits qui leur sont destinés et qui sont créés pour alléger leur charge de travail (produits ménagers efficaces,

²⁹ William Roberts, *The Donna Reed Show*, États-Unis, 1958-1966, 275 épisodes.

³⁰ Joan Davis, *I Married Joan*, États-Unis, 1952-1955, 98 épisodes.

³¹ Ed James, *Father Knows Best*, États-Unis, 1954-1960, 203 épisodes.

³² Robert Beuka, *op. cit.*, p. 12.

électroménagers, aliments préparés, etc.), sujet sur lequel nous reviendrons au chapitre II. Ainsi, les Nord-Américain.e.s se font constamment suggérer la vie de banlieue comme idéal. Tant dans les magazines que dans les émissions de télévision et dans les publicités, l'image de la famille parfaite est reprise sans relâche :

[a] logical collusion infused their efforts. Real-estate interests plugged the homes themselves, while shelter magazines ran articles on suburban living alongside vivid advertisements for refrigerators, range-tops, television sets, cleaning products, and other household goods. These ads invariably depicted happy homemakers set against a backdrop of gleaming, modern suburban interiors. The picture came full circle on television sitcoms like *Leave It to Beaver* and *Father Knows Best*, which offered benign, family-centered stories of generational quarrels and reconciliation, all sponsored by advertisers eager to tap into the lucrative suburban market. The result was a reinforcing web of suburban salesmanship³³.

La banlieue est donc devenue partie prenante de l'imaginaire américain et les industries ont contribué à cette entreprise en exploitant l'amour de la famille, ainsi que le patriotisme militaire exacerbé. Si la banlieue fut d'abord conçue dans le but d'offrir des maisons abordables aux vétérans revenus tout droit d'Europe, elle devient par la suite un grand symbole d'opposition à l'organisation sociale des États communistes. Les discours politiques conservateurs et les représentations publicitaires des années 1950 véhiculent l'idée récurrente que l'Amérique du Nord incarne le « monde libre » parce que les familles habitant ces banlieues peuvent compter sur la présence de centres commerciaux, d'épiceries et de concessionnaires automobiles à profusion. Ici, dit-on alors, personne n'a besoin de se mettre en file pour s'acheter du pain, personne ne doit s'inscrire à une liste d'attente interminable pour se procurer une Lada. Ici, en Amérique, tout est à votre disposition et ce n'est pas pour rien. Or, ce discours ne vient pas de nulle part et s'inscrit dans un contexte socio-politique bien précis³⁴.

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, débute progressivement la Guerre froide opposant les États-Unis et leurs alliés, formant le bloc de l'Ouest, à l'Union

³³ Nicolaidis et Wiese, *loc. cit.*, p. 10.

³⁴ Ce paragraphe est inspiré du premier chapitre de l'ouvrage d'Elaine Tyler May, *Homeward Bound*, *op. cit.*

soviétique et ses alliés, formant le bloc de l'Est. En Amérique du Nord, la crainte de l'ennemi communiste se propage. Pour un nombre important de familles nord-américaines, la banlieue est un gage de sécurité. Elle permet d'échapper aux dangers de la ville. Les grands centres urbains sont perçus à la fois comme des cibles potentielles de choix pour l'ennemi soviétique et comme des lieux propices aux rassemblements de sympathisants communistes. La maison unifamiliale semble plus sécuritaire, puisque l'on partage son espace de vie avec ses proches seulement et que le plus souvent, elle se trouve dans un quartier relativement homogène, c'est-à-dire où d'autres familles aisées résident. Par ailleurs, de nombreuses familles se font installer un abri nucléaire dans la cour arrière en cas de besoin. La sécurité est un enjeu très important pour un nombre important de Nord-Américain.e.s. Elaine Tyler May affirme que

in the early years of the cold war, amid a world of uncertainties brought about by World War II and its aftermath, the home seemed to offer a secure private nest removed from the dangers of the outside world. The message was ambivalent, however, for the family also seemed particularly vulnerable. It needed heavy protection against the intrusions of forces outside itself. The self-contained home held out the promise of security in an insecure world. It also offered a vision of abundance and fulfillment. As the cold war began, young postwar Americans were homeward bound³⁵.

La peur de la guerre et le nouvel engouement pour la vie à la maison sont des éléments qui contribuent au succès de plusieurs « business interests and politicians with a stake in selling suburban homes and the consumer goods to fill them³⁶. » En plus de servir des intérêts commerciaux, la vie à la maison de la famille banlieusarde est abondamment utilisée dans le discours procapitaliste de la Guerre froide. Marie Parent commente un échange entre Richard Nixon, vice-président des États-Unis, et Khrouchtchev, premier ministre de l'Union soviétique, échange surnommé le « Moscow Kitchen Debate ». Pour Nixon, le mode de vie banlieusard et la richesse de sa vie domestique constituent une importante réussite nationale, l'un des principaux symboles du succès du système capitaliste. Selon Marie Parent,

³⁵ Tyler May, *op. cit.*, p. 1.

³⁶ Nicolaidès et Wiese, *loc. cit.*, p. 10.

[l]es formes d'habitation sont devenues une arme (de propagande), qui visent à annihiler l'autre, à s'approprier la parole et le pouvoir politique. Surtout, le patriotisme et le sentiment de sécurité passent désormais par l'homogénéisation de la vie privée [...] Si les habitants de la banlieue ont souvent été décrits comme étant apolitiques, c'est qu'on a ignoré la puissance du consensus idéologique qu'ils représentaient³⁷.

Utilisés par les commerçants et par les politiciens dans un grand mouvement de propagande procapitaliste, les habitants de la banlieue sont la principale figure de l'Amérique du Nord florissante et prospère. Rapidement, la famille banlieusarde devient le symbole *sine qua non* des valeurs constitutives de la nouvelle grandeur américaine. Ce qui a pour effet, notamment, de reléguer à l'hors-champ tout ce qui ne lui correspond pas ou, pire, qui s'y oppose. À ce titre, ce n'est pas un hasard si le développement accéléré de la banlieue se produit en même temps que la montée du maccarthysme et de l'anticommunisme radical. Pour les idéologues conservateurs, la banlieue devient une enclave, au sens le plus fort du terme : un barrage contre le désordre urbain à l'origine de l'inversion des véritables valeurs américaines et l'adhésion aux idées progressistes qui conduisent nécessairement, selon McCarthy et ses alliés républicains, à la conversion au marxisme, à l'espionnage soviétique et autres déviations idéologiques à enrayer³⁸. Mais, la banlieue ne suscite pas que des éloges des industries, des politiciens et des patriotes nostalgiques. Des discours critiques de la banlieue sont émis dès ses débuts et persistent encore aujourd'hui.

1.1.3 Critiques de la banlieue

Au départ, la banlieusardisation de l'Amérique du Nord était perçue comme une solution aux problèmes liés à la vie en ville, mais par la suite, de nombreux urbanistes affirmeront que la banlieue est un espace problématique, en raison des nuisances

³⁷ Marie Parent, *L'Amérique à demeure, Représentations du chez-soi dans les fictions nord-américaines depuis 1945*, thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2016, p. 158.

³⁸ Ce paragraphe est inspiré du premier chapitre de l'ouvrage d'Elaine Tyler May, *Homeward Bound*, 1988.

environnementales qu'elle cause. Des urbanistes s'en prennent au mode de vie banlieusard puisqu'il engendre une augmentation du nombre de voitures en circulation, contribue à la réduction de la superficie de terres agricoles ou d'espaces naturels pour la faune et la flore, etc. Ce type de croissance de la banlieue est maintenant désignée comme l'étalement urbain, phénomène de plus en plus décrié comme il entraîne une « généralisation des déplacements automobiles³⁹. » Ce discours critique est très répandu aujourd'hui, mais plusieurs urbanistes et architectes mettaient déjà en garde contre ces problématiques durant les premières phases de l'étalement urbain. Dans un article consacré à l'étude des liens entre l'automobile et l'expansion des banlieues de Montréal, Yves Bussière affirme qu'au Québec, la Région métropolitaine de Montréal connaît une augmentation de sa population de 78% entre 1951 et 1971⁴⁰. Plus précisément,

[...] les couronnes nord et sud de la RMM passent de 219 000 habitants en 1951 à 413 000 en 1971, soit une hausse de 258%; en comparaison, la hausse de la population de l'île de Montréal n'est que de 48% [...]. On assiste donc, au cours de cette période, à un étalement de la population sur le territoire. [...] Il va sans dire que cette évolution est à mettre en parallèle avec la forte motorisation qui se produit au cours de la période. Ainsi, de 1970 à 1987, le nombre d'automobiles augmente de 75,2% dans la RMM, pour atteindre 1 210 378 en 1987⁴¹.

Ainsi, l'expansion de la banlieue est la principale responsable de la multiplication intensive du parc automobile en Amérique du Nord. Comme elle n'est pas dense, que son système de transports en commun est parfois limité et qu'il n'est pas rare que ses habitant.e.s doivent se déplacer en voiture pour se rendre au travail, la banlieue est fréquemment accusée d'être un cancer environnemental. Pour ses détracteurs, elle est

³⁹ Pascale Nédélec, « Saisir l'étalement urbain dans un contexte états-unien : réflexions méthodologiques », *Cybergeo* : European Journal of Geography, [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 762, mis en ligne le 16 janvier 2016, consulté le 24 novembre 2018. URL : [<http://journals.openedition.org/cybergeo/27421> ; DOI : 10.4000/cybergeo.27421], p. 10.

⁴⁰ Yves Bussière, « L'automobile et l'expansion des banlieues : le cas de Montréal 1901-2001 », *Urban History Review*, volume 18, n° 2, octobre 1989, p. 161.

⁴¹ *Ibid.*

le royaume de l'automobile, de la tondeuse à gazon, de la souffleuse et de la piscine, symboles importants de la surconsommation banlieusarde.

Assez tôt, les milieux militants féministes s'en prennent eux aussi au mode de vie typique de la banlieue. Le féminisme de la deuxième vague⁴² identifie la vie de famille et la rigidité de ses rôles genrés comme l'un des principaux antagonistes de l'émancipation des femmes. Dès le retour des hommes de la guerre, des voix s'élèvent contre le cantonnement des femmes à la sphère domestique. Le développement des banlieues et la Guerre Froide contribuent à une profonde redéfinition du rôle de mère-épouse, « [w]omen's domestic roles needed to be infused with a sense of national purpose. [...] [W]omen were not allowed to vote but were encouraged to exercise their civic responsibility through enlightened motherhood⁴³. » Les critiques féministes de la banlieue nord-américaine seront plus amplement abordées dans le deuxième chapitre en lien avec le quotidien domestique des femmes.

Tant aux États-Unis qu'au Canada, un nombre important d'intellectuel.le.s s'en prennent au mode de vie banlieusard. Les quartiers résidentiels sont perçus comme les châteaux forts du conformisme, trop à l'écart des métropoles qui sont censées être des lieux beaucoup plus propices à la vie communautaire. Au Québec, en 1963, Jacques Ferron résume ce phénomène d'urbanisation ainsi ;

Tout cela pour bâtir des petites maisons en pareil au même sur des lopins grands comme des pots à fleurs, pour mettre les ouvriers en conditions et leur apprendre à penser comme

⁴² Pour plusieurs, la deuxième vague débute avec la publication de *The Feminine Mystique* par Betty Friedan. Dans cet ouvrage, Friedan questionne le mal-être des mères-épouses au foyer. Nous y reviendrons au deuxième chapitre.

⁴³ Tyler May, *op. cit.*, p. 98.

des bourgeois pour favoriser le Pétrole et l'Automobile, ces deux mamelles de la société capitaliste⁴⁴.

Plusieurs critiques provenant des milieux intellectuels et artistiques reprochent à la banlieue d'être l'organe principal du capitalisme. Dans un ouvrage sur la ville contemporaine en littérature québécoise intitulé *L'Âge de plastique*, Daniel Laforest affirme que « [l]a littérature québécoise contemporaine hait les banlieues. C'est une haine qui s'attache à leur forme homogène épousée depuis l'après-guerre⁴⁵. » Il relève douze œuvres québécoises qui conspuent la banlieue et qui, selon lui, n'en montrent que les facettes les plus stéréotypées. Laforest défend la banlieue en affirmant qu'« [i]l y a là tout un univers, dont rien n'indique qu'il se résume à un seul mode de vie standardisé⁴⁶. » Un discours critique de la banlieue est décelable dans les œuvres qui constituent notre corpus, mais les poèmes de Carole David vont au-delà du simple cliché banlieusard. Il est évident que pour la poète, chaque famille et chaque maison renferme un univers qui lui est propre, nuancé et complexe, et que le quotidien domestique mérite que l'on en témoigne.

1.2. La banlieue nord-américaine chez Carole David

L'expérience de la banlieue davidienne se transpose et se lit dans une voix qui est « chargée d'Amérique et de transcendance, de mémoire, de présent et de métamorphoses⁴⁷ ». La poète écrit le quotidien de plusieurs types de personnages féminins et ce faisant, montre le potentiel symbolique de ces vies en apparences banales. Cela dit, il s'agit bien d'une transposition dans le cadre narratif du poème, où plusieurs

⁴⁴ Jacques Ferron, « La pompe et le bâton », cité dans, Francis Halin, *La banlieue : de Jacques Ferron à Michael Delisle*, mémoire de maîtrise, Département de langue et littérature françaises, Université McGill, 2008, p. 28.

⁴⁵ Daniel Laforest, *L'âge de plastique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », 2016, p. 107.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Benoit Jutras, « Carole David : de la transparence à l'énigme », *Lettres québécoises*, n° 123, Automne 2006, p. 10.

imaginaires se chevauchent : par exemple, une cuisine en désordre, dont le linoléum est couvert de farine éclaboussée et de jaune d'œuf, et les images de la conquête spatiale qui l'envahissent à la manière d'un raz de marée (« Je me tais », *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*). Comme David le dit elle-même dans son texte « Dix minutes en banlieue », « dans la maison, toutes les catastrophes du monde contemporain se jouent en circuit fermé⁴⁸ ».

La poétique de Carole David se caractérise donc par un bris d'illusion : le bungalow est hanté par ce qui menace les valeurs américaines, la barricade est fissurée de toutes parts. Nous verrons comment les poèmes de *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles* investissent plusieurs espaces emblématiques de la banlieue nord-américaine : salon de quilles, cours arrière et jardins, piscines et ameublement, ainsi que les bungalows qui abritent « l'inquiétante étrangeté » du quotidien des familles. Les enclaves résidentielles remplies de maisons bien clôturées permettent aux gens qui y vivent de se sentir en sécurité, mais pour un certain temps seulement. Pour Carole David, les formes physiques que prennent les lieux ne sont pas anodines ; l'espace est traité comme un dense réseau de signification, les « [c]uls-de-sac, rues sinueuses sont autant de métaphores au creux desquelles se cachent toutes les névroses et les peurs de la famille américaine⁴⁹. » Cette vision de la banlieue faite de « rues sinueuses », une banlieue névrosée et craintive, donne le ton aux œuvres de notre corpus.

1.2.1 Déclin de la banlieue, peur et dangers

Les poèmes des recueils étudiés posent le plus souvent un regard assez critique sur le mode de vie typique de la famille banlieusarde qui est présentée comme

⁴⁸ Carole David, « Dix minutes en banlieue », *loc. cit.*, p. 137.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 136.

étouffante et aliénante ; « [e]lles⁵⁰ veulent Papa, Maman prisonniers dans leur réalité magique et domestique⁵¹. [...] » Les parents de ce poème sont tenus captifs de leur quotidien. L'oxymore « réalité magique » ne va pas sans rappeler le réalisme magique, sous-genre littéraire le plus souvent associé aux littératures latino-américaine et caribéenne. En littérature, le réalisme magique « entend proposer une vision du réel renouvelée et élargie par la prise en considération de la part d'étrangeté, d'irrationalité ou de mystère qu'il recèle⁵². » Sans aller jusqu'à dire que les poèmes de Carole David adoptent entièrement l'esthétique du réalisme magique, force est d'admettre que dans plusieurs poèmes de *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, des éléments contribuent à créer une atmosphère irréelle, étrange, voir surnaturelle. L'âge d'or de la banlieue est suggéré à quelques reprises, mais constamment, un glissement vers la fin du rêve américain se fait sentir. La présence de débris, d'objets dangereux, de produits chimiques, contribue à la création d'une atmosphère angoissante et à la suggestion du déclin de la banlieue mythique. Dans la suite « Icônes » du recueil *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, un poème intitulé « Le roman de la pelouse » dédié à Richard Brautigan, poète beat⁵³, décrit une scène estivale en banlieue :

Depuis l'enfance, la psychologie des arbres, les tiges sur son cœur rongées par les insectes. Elle aime le sang vert de la pelouse fraîchement coupée, ses monstres chimiques liquéfiés. La noyade interdite, les pissenlits mangés par leurs racines, des paroles de condamnés lui montent à la tête. Elle boit à même le boyau d'arrosage. Une queue de tigre, un serpent sans écailles s'enfoncent dans sa gorge. [...]

La pelouse est un mal nécessaire. L'homme s'appuie sur la tondeuse, le ventre lourd sur le sac d'immondices, il respire l'essence brûlée et rêve aux jeunes filles asiatiques laissées en plan sur l'écran de veille⁵⁴. [...]

⁵⁰ Il est ici question des filles d'une famille.

⁵¹ Carole David, *MPJ*, p. 61.

⁵² Paul Aron, Denis Saint-Jaques, Alain Viala et Marie-Andrée Beaudet (dir) *Le dictionnaire du littéraire*. Troisième édition augmentée et actualisée, Presses Universitaires De France, Quadrige, 2010, p. 639.

⁵³ Richard Brautigan publie le recueil de nouvelles *Revenge of the Lawn*, (*La vengeance de la pelouse*) en 1971.

⁵⁴ Carole David, *op. cit.*, p. 30.

Les tiges « rongées par les insectes », le « sang vert », et « les monstres chimiques » créent une ambiance étrange, presque cauchemardesque. La pelouse qui saigne et la « psychologie des arbres » participent à l'anthropomorphisation de certains éléments et l'animalisation du boyau d'arrosage le rend angoissant, potentiellement dangereux. En donnant une forme humaine à ce qui construit le paysage banlieusard de ce poème, ces choses deviennent une métonymie des personnes qui habitent le poème. Le quotidien à la maison devient ainsi menaçant. La mort occupe les pensées de la jeune fille, comme chacun des trois éléments mentionnés nous le rappelle : « [l]a noyade interdite, les pissenlits mangés par leurs racines », et les « paroles de condamnés [qui] lui montent à la tête ». Qu'il s'agisse de condamnés à vivre dans un conformisme écrasant ou bien de condamnés à mort, l'idée des paroles d'autres personnes qui montent à la tête rappelle également la folie et la perte de contrôle de soi. Comme le boyau d'arrosage se transforme en « queue de tigre, [en] serpent sans écaille » avant de « s'enfon[cer] dans sa gorge », une action banale comme s'abreuver devient dangereuse. L'image de l'idéale journée d'été passée dans la cour d'une maison banlieusarde est mise à mal et remplacée par une scène assez sinistre. Quant à l'homme qui tond sa pelouse, maintenant considérée comme « un mal nécessaire », il est décrit comme un être grotesque, le ventre gras qui pèse sur « le sac d'immondices » de la tondeuse. Encore une fois, une grande figure du bonheur de la vie banlieusarde est attaquée ; le père de famille conçoit sa pelouse, bien que « nécessaire », comme un embarras. Le cœur n'est pas à la tâche mais bien aux fantasmes alimentés par les images des « jeunes filles asiatiques » qu'il reluque à l'ordinateur.

En plus d'être présentée comme un endroit dangereux et inquiétant, la banlieue des poèmes de Carole David est souvent dépeinte comme lieu où il est difficile de trouver une communauté. Dans « Dix minutes en banlieue », Carole David commente un extrait de publicité tiré d'un catalogue de vente de maisons datant des années 1950 dans lequel il est question de la croissance d'une conscience individualiste en lien avec

l'habitation unifamiliale chez les Canadien.ne.s-français.e.s de l'époque. Elle affirme qu'« [...] après la Deuxième Guerre mondiale, on entre dans la banlieue en acceptant de ne plus faire partie de ce monde, de la communauté⁵⁵. » Cette vision de la banlieue comme lieu de l'isolement domestique et de la solitude est lisible dans les œuvres de notre corpus. Un passage du *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* témoigne d'une volonté de faire communauté. Dans « Je me tais », la voix poétique dit qu'elle « écoute les chants de travail des femmes monter [...] » en elle alors que les bruits qui sont ensuite évoqués proviennent tous d'objets. Le sujet féminin souhaite entendre les voix d'une communauté de femmes mais devra plutôt écouter les « [...] bruits, mécaniques [...] » du « [l]ave-vaisselle » des « batteurs électriques » et des « essoreuses à salade⁵⁶ [...] ». Cette solitude est également manifeste dans le long poème intitulé « En eau profonde » de *La maison d'Ophélie*, où un « je » féminin tente désespérément d'entrer en contact avec d'autres personnes : « [...] [m]e voilà / je suis passée / dans chaque maison / pour me confesser / j'ai attendu / l'heure de fermeture / des écoles, des bureaux / je n'ai trouvé personne⁵⁷ / [...] ». Cette solitude est aussi perceptible lorsque le sujet se questionne et que personne ne lui répond :

[...]
 Y-a-t-il encore sur cette terre des maisons
 remplies de bonheur ?
 Je ne vois que des séries de maisons
 rouges, vertes et noires à l'infini
 sur des terrains de Monopoly
 je ne vois que des jardins éventrés
 par des piscines
 des parents qui se noient
 sous les yeux attentifs de leurs enfants
 gavés de produits de ménage
 je lève ma main
 pour poser des questions
 auxquelles personne ne répondra⁵⁸.

⁵⁵ Carole David, « Dix minutes en banlieue », *loc. cit.*, p. 136.

⁵⁶ Carole David, *MPJ*, p. 59.

⁵⁷ Carole David, *LMO*, p. 21.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 22.

Ainsi, le « je » poétique est laissé à lui-même, avec ses « questions / auxquelles personne ne répondra » et ses angoisses. Le sujet est seul, coincé dans une reproduction sérielle, voire infinie, d'un paysage inquiétant constitué de « jardins éventrés / par des piscines » dans lesquelles se noient des gens. La vie est prêtée à des objets, les jardins sont éventrés, les piscines leur font violence. Dans « En eau profonde » et dans « Le roman de la pelouse », l'eau représente un danger : qu'il s'agisse du boyau transformé en animaux féroces s'enfonçant dans la gorge lorsque le personnage de la jeune fille boit ou bien des « parents qui se noient » alors que leurs enfants les regardent attentivement⁵⁹. Évidemment, à la lecture de ces poèmes, dont l'un se trouve dans *La maison d'Ophélie*, on ne peut s'empêcher de penser à l'Ophélie shakespearienne, figure féminine emblématique qui aura inspiré plusieurs artistes et écrivains.e.s. Souvent, elle a été représentée par des peintres et des poètes (masculins)⁶⁰ comme fragile, livide, devenue folle et suicidée par amour, Carole David lui confère un tout autre rôle, et nous y reviendrons au troisième chapitre lorsqu'il sera question des figures féminines qui peuplent les poèmes de notre corpus.

1.2.2 Objets de consommation

Comme mentionné précédemment, la période de l'après-Deuxième Guerre mondiale en Amérique du Nord est marquée par une importante croissance économique, de nouvelles pratiques industrielles et une nouvelle offre de biens de consommation. La multitude d'objets de consommation est un motif capital dans *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*. Selon Carole David, « la banlieue est indissociable de tous ces objets inutiles et encombrants apparus après la Deuxième

⁵⁹ Nous approfondirons la question du danger dans le chapitre suivant.

⁶⁰ Pensons à des peintres tels qu'Eugène DeLacroix, John Everett Millais, Arthur Hugues, ainsi qu'à des écrivains tels qu'Arthur Rimbaud, Guillaume Apollinaire et Laurent Tailhade.

Guerre⁶¹. » Tout en les qualifiant d'inutiles et d'encombrants, la poète leur accorde beaucoup d'importance : ils ne sont pas qu'accessoires, ils interfèrent dans les quotidiens domestiques convoqués. Elle affirme que « [c]eux-ci ont toujours agi comme médiateurs entre le monde et [elle]⁶². » De fait, poursuit-elle,

[j'ai] investi ces objets et leur ai prêté vie : tondeuse, abri tempo, électroménagers aux formes arrondies puis images miroirs des objets en chrome, psyché du nouveau moi qui a tout faux à l'instar des bourgeois des romans balzaciens qui s'abîment dans les fleurs de leurs tentures⁶³.

Les objets typiquement banlieusards⁶⁴ jouent donc un rôle très important dans les poèmes de Carole David ; ils reflètent ce qu'elle désigne comme la « psyché du nouveau moi ». En comparant les banlieusard.e.s aux bourgeois balzaciens qui « s'abîment dans les fleurs de leurs tentures » et en affirmant qu'ils ont « tout faux », elle émet une critique à l'égard de ce mode de vie qui désigne une importance capitale à l'accumulation des biens de consommation. Ce nouveau moi doit être compris comme une invention du « monde libre », qui va de pair avec la banlieusardisation de l'Amérique du Nord et l'apparition constante de nouveaux « besoins » à combler avec une foule d'objets de consommation.

Dans un article consacré à la poésie de Carole David, Benoit Jutras parle de la récurrence des objets de consommation dans plusieurs recueils. Il les qualifie « d'artefacts de l'intime [...] La liste est longue et s'est transformée au fil des œuvres en une véritable litanie murmurant le dépouillement frontal, secret, vécu au cœur des choses⁶⁵. » Le « je » lyrique féminin se retrouve ainsi au milieu d'un tumulte d'objets domestiques. En effet, les objets du quotidien, les outils de cuisine, les produits cosmétiques et les bibelots contribuent souvent à créer un effet d'enlissement dans la maison.

⁶¹ Carole David, « Dix minutes en banlieue », *loc. cit.*, p. 137.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ L'abri tempo, la tondeuse, la piscine, par exemple.

⁶⁵ Benoit Jutras, *loc. cit.*, p. 10.

Par exemple, *La maison d'Ophélie* se termine avec un poème intitulé « Mystères insolubles ». Ce dernier est le théâtre d'objets du quotidien, mystérieusement animés, qui annoncent à la voix poétique que rien ne peut arrêter la marche du temps : « les objets sortent des limbes / réapparaissent / prennent des formes différentes / appellent des sentiments étranges / hors du commun / se réincarnent en bougies d'anniversaire / pour me rappeler mon âge⁶⁶ ». Dans la strophe suivante, la voix poétique annonce sa mort ainsi : « Lorsque les objets m'encercleront / je saurai que l'heure est venue / de descendre à la cave / de préparer la Cène / [...] / puis nous passerons à table / pour le dernier service⁶⁷ ». Ici, les objets sont chargés d'une espèce de pouvoir fataliste ; ils encerclent la voix poétique, qui se sent alors forcée d'accepter la mort qui lui est dictée par ces derniers. Ce passage est une référence biblique et a quelque chose d'ironique dans la mesure où il fusionne un détail domestique (celui du service de table) au dernier repas du Christ, que, curieusement, le sujet vivant doit préparer et mettre en scène. Il arrive que les objets deviennent une extension de la personne du sujet du poème, qu'ils fassent profondément partie d'elle. Avant l'annonce de sa mort dans « Mystères insolubles », la voix poétique semble chérir l'entassement d'objets hétéroclites de sa demeure :

[...]
 Pour me défendre
 je me sers
 des instruments de cuisine
 couteaux, fourchettes, Tupperware
 articles de nettoyage
 entassés contre le mur
 montagne insurmontable
 chargée de violence
 j'accumule des munitions
 contre moi-même
 [...]
 alors surgit
 le comptoir des objets perdus
 au fil des ans

⁶⁶ Carole David, *LMO*, p. 50.

⁶⁷ *Ibid.*

mitaines, chapeaux, parapluies
Autant en emporte le vent
 déclarations d'impôts
 cube Rubick
 carnet téléphonique
 bagues et boucles d'oreilles
 dans un malstrom
 chaque objet vit
 dans une autre dimension
 autre partie de moi-même
 oubliée, trahie
 vendue aux enchères à petit prix⁶⁸
 [...]

Les objets du quotidien, « entassés », deviennent des « munitions » à accumuler comme ils lui permettent, entre autres choses, de se défendre, de se protéger en formant une « montagne insurmontable / chargée de violence ». L'accumulation d'objets perdus forme un « malstrom » et chacun d'entre eux « vit » dans une « autre dimension » qu'elle reconnaît être une autre partie d'elle-même. La voix poétique, souffrante, effectue un rapprochement entre cette partie d'elle-même, qu'elle qualifie d'« oubliée, trahie, vendue aux enchères à petit prix » et les objets du quotidien qu'elle énumère. Elle vit dans un profond isolement, insistant sur le fait qu'elle ne sort jamais, comme en témoignent ces quelques extraits : « Je n'ouvre plus ma porte / aux colporteurs [...] / [...] / je ne sors jamais / sans mon parapluie / [...] / raison supplémentaire / pour ne pas mettre le nez dehors / je descends alors à la cave / pour une durée indéterminée⁶⁹ [...] ». Comme les objets accumulés pêle-mêle sont son quotidien, elle les considère comme étant ses « semblables ». Il en va de même pour *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, où les objets sont animés d'une force vitale ;

[...] les objets volent
 entre vers et prose, atterrissent sur les murs
 de la cuisine et se fracassent au cœur des images
 ou des phrases déclinées durant leurs années
 d'apprentissage.
 [...]

⁶⁸ Carole David, *LMO*, p. 47-48.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 46.

Les portes d'armoire claquent,
le lavabo hurle ses déchets accumulés par la famille⁷⁰ [...]

Dans ce poème et dans de nombreux autres de notre corpus, les objets bougent seuls, volent et surtout « se fracassent au cœur des images » et prennent ainsi part à la création de l'atmosphère surnaturelle⁷¹. Les objets sont dotés de caractéristiques humaines ; il arrive que le lavabo « hurle », que la pelouse saigne et que le mobilier dicte la conduite au « je » :

Quand les meubles de la chambre crient, il faut écrire. Est-ce une affaire d'images ou de bruits si les draps nous bâillonnent ? Est-ce une affaire de sexe quand je mets ma langue sur les phénomènes et qu'ils râlent ? La commode, la coiffeuse, la cage sont mes seuls repères dans cette histoire de la poésie. J'insiste sur ce qui est faux pour faire à ma tête. Le terrain est miné, j'en conviens⁷².

Les meubles exigent de la voix poétique qu'elle écrive. Les « draps », la « commode » et la « coiffeuse », des meubles d'une chambre, sont des objets importants de la vie intime. Cette fois, les objets ne répondent pas uniquement de la logique de l'esthétique, de l'accumulation et de l'enlèvement, mais deviennent des « repères » poétiques contribuant à ancrer sa démarche d'écriture. Ils demeurent tout de même inquiétants et conservent leur capacité d'aliénation dans la mesure où ils ont également le pouvoir de bâillonner.

1.2.3 Le kitsch et les références à la culture populaire

Le kitsch « se dit d'un style ou d'une attitude esthétique caractérisés par l'usage dévié d'éléments démodés ou populaires produits par l'économie industrielle considérés comme de mauvais goût par la culture établie et valorisés dans leur utilisation seconde⁷³. » Selon Abraham Moles, le kitsch n'est pas « un phénomène dénotatif

⁷⁰ Carole David, *MPJ*, p. 29.

⁷¹ Nous aborderons l'importance du surnaturel dans les recueils à l'étude dans notre deuxième chapitre, lorsqu'il sera question des dangers que représente la maison pour les personnages des poèmes de David.

⁷² *Ibid.*, p. 66.

⁷³ Le Grand Robert de la langue française.

sémantiquement explicite, c'est un phénomène connotatif intuitif et subtil : il est un des types de rapport que l'être humain entretient avec les choses, une manière d'être plus qu'un objet, ou même un style⁷⁴. » Il est « connotatif intuitif et subtil » dans la mesure où, la plupart du temps, l'objet kitsch n'est pas créé dans l'intention d'être kitsch, mais bien d'être agréable, décoratif, amusant, etc. L'objet kitsch est connotatif parce qu'il dépend nécessairement d'un contexte, de ce qui est considéré de bon goût à une époque donnée, par exemple. Il le devient en raison du passage du temps et d'un lien avec une classe sociale considérée moins prestigieuse ou en fonction de son rattachement à un espace lui-même déprécié, la banlieue, par exemple. Chez Carole David, les objets kitsch sont : « cocktails diaboliques / dans des noix de coco⁷⁵ », « palmier acheté en souvenir / de ses voyages excentriques⁷⁶ », « flamants roses⁷⁷ », « tapis vert synthétique⁷⁸ », « sapin artificiel⁷⁹ », « boule IBM⁸⁰ », etc.

D'un point de vue étymologique, le mot kitsch vient du mot allemand « kitschen » qui signifie « bâcler, et en particulier faire de nouveaux meubles avec des vieux⁸¹... » Le kitsch est un produit de l'ère industrielle, étroitement lié à la notion d'artifice, de faux, « une négation de l'authentique⁸² ». Il représente la production massive de pacotilles, d'objets décoratifs de mauvaise qualité, les imitations d'œuvres d'art reproduites à l'infini. Les objets culturels qui ne répondent pas aux standards du bon goût des élites culturelles sont souvent considérés comme kitsch. La culture populaire, qu'il s'agisse de musique, d'émissions de télévision ou bien d'objets décoratifs

⁷⁴ Abraham Moles, « Qu'est-ce que le kitsch ? », *Communication et Langages*, n° 9, 1971, p. 75.

⁷⁵ Carole David, *LMO*, p. 40.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ Carole David, *MPJ*, p. 31.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 68.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 70,

⁸¹ Abraham Moles, *op. cit.*, p. 74.

⁸² *Ibid.*

« quétaines », est souvent mise à contribution dans la poésie de Carole David. À ce sujet, elle écrit :

[dans] *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, j'ai exploré cet espace de création pour ne pas sombrer et être aspirée par le trou béant de mon existence en apparence conformiste, un travail de recomposition et de recyclage de la banlieue à partir de formes et de symboles liés à la culture populaire⁸³.

Ces recueils renferment de nombreuses références à la culture populaire, destinées à ancrer les poèmes qui les constituent dans une Amérique familière.

Dans le poème « Le roman de la pelouse » mentionné plus haut, le rêve de la « jeune fille » qui s'abreuve au boyau d'arrosage est raconté. Il s'agit d'un rêve étrange, peuplé « d'animaux de banlieue » tels que les « lièvres, [les] mouffettes, [et les] marmottes » dans lequel « [l]es dames de la pelouse la visitent en rêve. Déesses chevauchant des flamants roses dans le jardin⁸⁴ [...] ». D'abord, qui sont les « dames de la pelouse » ? Des créatures oniriques qui marquent les rêves de la jeune fille, mais qui sont tout de même associées à la banale pelouse, ce « mal nécessaire » à la continuité du rêve américain, à la survie de la famille nucléaire. Aussi, les « dames de la pelouse » peuvent en quelque sorte rappeler les Amazones, mais elles chevauchent de drôles de montures : des flamants roses, objet totem de la décoration extérieure kitsch. Nombreux sont les objets que l'on peut rattacher à l'esthétique kitsch, dont les statues d'animaux en guise de décoration extérieure, parce que le plus souvent, la qualité de ces « sculptures » laisse à désirer, mais aussi parce qu'elles sont reproduites en quantité industrielle et qu'elles ont très peu de valeur artistique. Juste avant le récit du rêve des « dames de la pelouse », la voix du poème dévoile une part des songes de la jeune fille :

Le dénouement n'étonne en rien. La jeune fille fait de la pelouse un sujet étonnant.
Penchée sur ses livres, elle imagine la cour avec ses cocktails servis pendant les

⁸³ Carole David, « Dix minutes en banlieue », *loc. cit.*, p. 138.

⁸⁴ Carole David, *MPJ*, p. 29-30.

anniversaires, tourbillons, amours naissants d'adolescents sur le mobilier de jonc ;
dérives nocturnes sous les arbres, herbes folles et défendues⁸⁵.

Pour la « jeune fille » du poème (et pour Carole David), la pelouse n'est pas un « mal nécessaire » mais bien « un sujet étonnant ». Les « dérives nocturnes » ainsi que les « herbes folles et défendues » suggèrent une volonté de désobéissance, un refus du terrain parfait, bien entretenu et conforme du traditionnel voisinage banlieusard. Elle entrevoit un futur joyeux dans cette cour qui verrait naître des amours. Les pensées heureuses de la jeune fille sont interrompues par la chute du poème : « La conclusion émeut, la fin d'une époque. Son père met la tondeuse au rancart et recouvre le sol d'un tapis vert synthétique, simulacre parfait de ce que sera la vie familiale à l'avenir⁸⁶. »

Dans *Simulacres et simulation*, Jean Baudrillard propose une définition du simulacre en s'appuyant sur la fable de la carte de Borges⁸⁷, il affirme que ; « [c]'est désormais la carte qui précède le territoire – précession des simulacres -, c'est elle qui engendre le territoire et, s'il fallait reprendre la fable, c'est aujourd'hui le territoire dont les lambeaux pourrissent lentement sur l'étendue de la carte⁸⁸. » Il avance que les images, les représentations sont devenues si nombreuses et importantes qu'elles viennent avant le réel. Un peu à la manière de la banlieue, toujours accompagnée, précédée comme le dirait Baudrillard, par un imaginaire détaillé, par une multitude d'images et d'idées préconçues. Dans « Le roman de la pelouse », c'est le gazon synthétique, s'inscrivant sous le signe de l'imposture, de la fausseté, qui devient le simulacre de la vie familiale à venir, qui précède l'idée que l'on se fera de cette vie familiale. La fin de l'époque du gazon naturel à entretenir est présentée comme quelque chose

⁸⁵ *Ibid.*, p. 30.

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ Dans *Histoire de l'infamie, histoire de l'éternité*, Borges exploite « Viajes de Varones Prudentes » de Suarez Miranda, écrivain argentin pour écrire sur la carte. Dans cet extrait, il est stipulé qu'« [e]n cet empire, l'Art de la Cartographie fut poussé à une telle perfection que la Carte d'une seule Province occupait toute une Ville et la Carte de l'Empire toute une Province. »

⁸⁸ Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1981, p. 10.

d'émouvant, le « tapis vert synthétique » possède une caractéristique importante de l'objet kitsch, c'est-à-dire, la « négation de l'authentique », de l'effet souvent décevant du réel. La pelouse synthétique représente en quelque sorte le point d'achèvement du monde industriel avancé : plus besoin d'entretenir sa pelouse, on la fabrique désormais en usine. À ce titre, la banlieue constitue l'apothéose du kitsch, dans la mesure où elle congédie catégoriquement ce qui vient de la nature, ce qui est foncièrement indomptable et imprévisible. Les rêveries de la jeune fille ne pourront pas se concrétiser, le père en a décidé autrement : le gazon synthétique est préférable aux « herbes folles ».

Dans *La maison d'Ophélie*, la présence du kitsch se retrouve également dans les nombreuses références à la culture populaire qui soutiennent la forme et le style du recueil. Plusieurs titres de poèmes font écho à des titres de films et de séries télévisées populaires telles que « L'homme invisible⁸⁹ », « Ma sorcière bien-aimée⁹⁰ », « Twilight Zone⁹¹ », « Au-delà du réel⁹² », « Alien⁹³ », « Body Snatchers⁹⁴ », etc. Le rapprochement entre la poésie et ces éléments de la culture populaire participe d'une volonté de désacralisation du poème. Dans « Mystères insolubles », une strophe est composée d'un pamphlet de restaurant bas de gamme : « [...] Menu du jour / À la carte / Combo / 2 pour 1 / Table d'hôte / Cuisine internationale et exotique / Livraison gratuite [...] ». Le recours à la forme de l'inventaire est fréquent et correspond à cette idée de René Lapierre dans *Reversements* selon laquelle l'Amérique s'explore et se traverse par la force mélancolique de ses objets produits industriellement. Lapierre pense ainsi

⁸⁹ Ralph Smart, *Invisible Man*, Royaume-Uni, 1958-1959, 26 épisodes.

⁹⁰ William Asher, *Bewitched*, États-Unis, 1964-1972, 254 épisodes.

⁹¹ Rod Serling, *The Twilight Zone*, États-Unis, 1959-1964, 156 épisodes.

⁹² Leslie Stevens, *The Outer Limits*, États-Unis, 1963-1965, 49 épisodes.

⁹³ Dan O'Bannon et Ronald Shusett, *Alien (franchise)*, 1979, 117 minutes.

⁹⁴ Don Siegel, *Invasion of the Body Snatchers*, 1956, 80 minutes.

à toutes ces remises et ces garages de la banlieue nord-américaines où sont entreposés nos

souvenirs, témoignant à partir d'Hollywood et des années 1950 du plus radical impensé de l'Amérique. Nostalgie non pas de ce qui fut vécu mais de ce qui accompagnait l'image, et pleurait en elle le passé de l'image. Les photos de Marilyn, la Porsche de James Dean⁹⁵.

C'est ce « radical impensé de l'Amérique⁹⁶ » que souhaite représenter Carole David dans ses poèmes, cette dimension inconnue du rêve américain qui gît dans ses objets les plus familiers : les instruments de cuisine, la télévision, les produits nettoyants hyperchimiques aux étiquettes verdoyantes comme les pelouses synthétiques, etc. Quelque chose qui échappe à notre compréhension du réel habite ces objets du quotidien, une force sourde qui est celle de la hantise, de l'angoisse et de la mélancolie. Ce *quelque chose qui ne va pas*, pour reprendre une autre formule de René Lapierre.

Dans les recueils à l'étude, la banlieue est le plus souvent décrite comme le lieu du conformisme et de l'aliénation. Évidemment, Carole David la défigure, exagère son côté kitsch pour servir son propos. Pour l'autrice,

l'[é]criture de la banlieue prend une double forme [...] D'une part, des poèmes dans lesquels s'exprime le grotesque, le laid, le monstrueux, et, d'autre part, une activité de romancière, surtout de nouvelliste, qui [lui] permet d'observer, de conjuguer et de structurer le chaos où [elle se] place dans l'intentionnalité de raconter⁹⁷.

L'expression du « grotesque » et du « laid » dans les poèmes de notre corpus se manifeste de plusieurs façons telles que la présence d'éléments étranges, surnaturels, les ambiances angoissantes de plusieurs poèmes, les reproductions infinies des rues identiques – les dédaléennes rangées de maisons « sur des terrains de Monopoly⁹⁸ » qui

⁹⁵ René Lapierre, *Renversements. L'écriture-voix*, Montréal, Les Herbes Rouges, coll. « Essais », 2011, p.73.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ Carole David, « Dix minutes en banlieue », *loc. cit.*, p. 139.

⁹⁸ Carole David, *LMO*, p. 22.

n'en finissent pas. David donne à lire une banlieue trouble. Dans un ouvrage examinant les liens entre le grotesque et la littérature, Leonard Cassuto affirme que

This idea of disorder is central to the working of the grotesque. Tension is the common element to virtually every definition of the term, and transformation is its most common association... From distorted bodies to oddly twisted tree branches, it appears in the form of anomalies, departures from the norm that carry a peculiar power. These category problems disturb particularly because they question the way in which human beings impose order on the world. The grotesque causes profound distress by bridging and thereby attacking these categories⁹⁹.

La banlieue enlaidie par Carole David correspond à la conception du grotesque et du kitsch vue plus haut dans la mesure où elle questionne et confronte l'ordre, la conformité absolue de la banlieue. L'accent n'est pas mis sur les cours bien rangées et les jolies petites maisons, mais bien sûr tout ce qu'elles peuvent cacher de laid, de difforme et d'indiscipliné. C'est par le grotesque et le recours à la laideur que la rupture avec le simulacre de la banlieue se fait. On assiste donc à un renversement des images, c'est par lui que l'envers du décor est enfin dévoilé. Les jardins ne sont pas verdoyants, mais bien « éventrés », la présence de lieux inquiétants tel que « le bois des pendus, derrière la maison¹⁰⁰ » perturbe l'ordre sécuritaire prescrit par le mode de vie de la banlieue. Toutefois, l'engouement pour l'univers banlieusard, pour les objets et l'esthétique kitsch ainsi que pour la culture populaire montre que la position de Carole David n'est pas si campée qu'elle pourrait le paraître au premier abord. Elle va au-delà de la caricature de la banlieue notamment en approfondissant les souffrances vécues par les filles et les femmes qui ont été forcées à se conformer aux nouveaux idéaux qui ont contribué à la création du grand mythe de la famille banlieusarde. Elle cherche à voir ce qui se dérobe à la perception rigide qu'il est facile d'entretenir à l'égard de la banlieue, « cette source inépuisable d'inspiration¹⁰¹ », qui ne se laisse jamais saisir totalement. Des fantômes et des revenantes se cachent dans les placards des bungalows de Saint-Léonard,

⁹⁹ Leonard Cassuto, « Jack London's Class-Based Grotesque » in. Michael J Meyer, *Literature and the Grotesque*, Amsterdam, Rodopi, coll. « Rodopi Perspectives on Modern Literature », 1995, p. 114-115.

¹⁰⁰ Carole David, *MPJ*, p. 74.

¹⁰¹ Carole David, « Dix minutes en banlieue », *loc. cit.*, p. 136.

les femmes qui habitent ces demeures ne sont jamais seules. Elles entendent des voix, celles qui leur demandent de briser les instruments de Betty Crocker. En nommant ainsi le quotidien domestique des femmes de la banlieue nord-américaine, en choisissant d'en faire l'épicentre de son univers littéraire, Carole David cherche à faire advenir cette part manquante de notre américanité, ce « radical impensé¹⁰² » : toute l'expérience vécue des ménagères de l'Amérique des années 1950, qui peine encore à trouver une forme durable dans la langue littéraire du Québec.

¹⁰² René Lapierre, *op. cit.* p.73.

CHAPITRE II

LA MAISON DES CAPTIVES : LA CULTURE DOMESTIQUE

*Some women marry houses.
It's another kind of skin; it has a heart,
a mouth, a liver and bowel movements.
The walls are permanent and pink.
See how she sits on her knees all day,
faithfully washing herself down
[...]*
Anne Sexton

L'avènement de la banlieue nord-américaine a contribué à modifier notre rapport au quotidien domestique. Le nouvel engouement pour la vie à la maison se propage et façonne les idéaux de beaucoup de jeunes Nord-américain.e.s. Désormais, elle occupe une place primordiale dans les discours publicitaires et politiques. Des réflexions sur l'espace domestique comme lieu principal de la domination patriarcale, sur le mode de vie familial banlieusard comme éteignoir du potentiel des femmes, commencent bientôt à paraître. Dans le présent chapitre, nous verrons de quelle manière le quotidien domestique des familles, et plus précisément celui des femmes, est au cœur de *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*. David exploite l'expérience féminine du quotidien à la maison et en offre une lecture singulière : c'est un lieu où l'on étouffe, où plusieurs éléments surnaturels et menaçants s'activent pour créer une ambiance inquiétante. Au-delà de l'angoisse inhérente à plusieurs poèmes de ses recueils, elle suggère une critique du mode de vie banlieusard, et témoigne d'un « vécu » féminin du quotidien domestique qui donne également à lire une certaine célébration de la vie domestique des femmes. La poète conçoit la cuisine comme une « source inépuisable d'inspiration » et rend légitimes les voix des « pieuses domestiques », les mêlant à des enseignantes et des poètes. En associant la vie à la maison à l'étrangeté, au surnaturel, à la magie et à l'horreur, Carole David s'en prend à l'image

sacralisée de la mère de famille heureuse. Les femmes qui peuplent les poèmes de notre corpus ne sont pas heureuses et épanouies dans leurs rôles de mères et d'épouses. Elles sont, pour la plupart, angoissées, au bord de la folie, violentes. La maison est montrée non pas comme un sanctuaire, mais plutôt comme une cage. Or, cette cage est représentée par les publicitaires et les politiciens conservateurs comme l'espace triomphal du mode de vie américain, comme la condition essentielle de la liberté, en opposition au quotidien des pauvres gens tyrannisés par les dictatures du bloc soviétique.

2.1 Politiser la famille nord-américaine : contexte et éléments historiques

2.1.1 Famille nucléaire et Guerre froide : l'instrumentalisation du rôle de ménagère

Le repli sur la cellule familiale est indissociable des craintes vécues en Amérique du Nord lors de la Guerre froide. La peur de la guerre et de l'ennemi communiste nourrit cette fascination pour la vie en famille à la maison : « [t]o alleviate these fears, Americans turned to the family as a bastion of safety in an insecure world, while experts, leaders, and politicians promoted codes of conduct and enacted public policies that would bolster the American home¹⁰³. » Dans *La femme mystifiée*, Betty Friedan questionne l'idéalisation généralisée de ce mode de vie et affirme que, sans tramer un grand complot contre les femmes, les dirigeants des grandes entreprises et les politiciens se sont aperçus qu'il s'agissait du mode de vie idéal pour la santé du système patriarcal et capitaliste. De fait, à cette époque, le quotidien domestique des mères de famille est transformé. Dans un magazine québécois d'habitation des années 1960, une description de ce que représentait alors la maison unifamiliale pour beaucoup de gens exprime bien ce changement de mentalité par rapport au « chez-soi » ;

¹⁰³ Elaine Tyler May, *Homeward Bound : American Families in the Cold War Era*, New York, Basic Books, 1988, p. 9.

[l]'habitation unifamiliale, la « maison », a une résonance extrêmement profonde dans le peuple, surtout chez la femme. La mère, d'instinct cherche un abri pour sa famille et il n'en est guère de plus adéquat qu'un toit lui appartenant... De plus, la maison, avec le fameux « lopin de terre » cher au cœur de tout homme ayant eu jadis des ancêtres suant sur la glèbe, avec son espace intime, ses murs bien clos à l'intérieur desquels il se meut sans rencontrer d'étrangers dans les couloirs, répond si bien à l'esprit individualiste qui survit avec vigueur chez tout Canadien-français¹⁰⁴.

Cet extrait montre que le renouveau du rêve nord-américain demeure ancré dans une volonté d'honorer le passé. Comme si, désormais, les familles devaient répondre aux sacrifices de ceux et celles qui ont colonisé et défriché la terre en se consacrant à l'acquisition et à l'entretien d'une propriété privée. Ainsi, pour les hommes, l'idée du lopin de terre sur lequel des ancêtres auraient sué est séduisante tandis que pour les femmes, l'attrait de la propriété privée résiderait plutôt dans l'instinct de protection de la famille. *Le Magazine Tendances* a recours au truisme de l'instinct domestique des femmes pour affirmer que la nouvelle forme d'habitation proposée par la banlieue n'est au fond que le point d'aboutissement des siècles de dur labeur dans les maisonnées du Québec rural d'avant 1960.

Le passage vers la banlieue semble donc à la fois inévitable et bienfaisant, à la fois un geste de solidarité envers les ancêtres et une entrée dans la modernité. La ménagère du Québec moderne peut perpétuer la discipline domestique de ses aïeules, dans le confort d'un bungalow climatisé et d'un espace ordonné et sécuritaire, reproduit à l'infini. Les femmes sont elles aussi en marche vers un horizon historique indépassable. Or, cette avancée se fait en vase clos, en poussant éternellement son panier d'emplettes, à la manière d'une Sisyphe dépressive de Rivière-des-Prairies, en « circuit fermé¹⁰⁵ », comme le souligne Carole David dans son essai « Dix minutes en banlieue ».

¹⁰⁴ *Magazine Tendances* '65, cité dans Lucie K. Morisset et Luc Noppen, « Le bungalow québécois, monument vernaculaire : la naissance d'un nouveau type. » *Cahiers de géographie du Québec*, volume 48, n° 133, avril 2004, p. 7.

¹⁰⁵ Carole David, « Dix minutes en banlieue », dans, Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Marie Parent, (dir.), *Suburbia. L'Amérique des banlieues*, Montréal, Figura, n° 39, 2015, p. 137.

Dans son célèbre discours du 6 mai 1983, intitulé « The Evil Empire », considéré par plusieurs comme son testament politique, Ronald Reagan réinvestit cette mission historique de la banlieue, en décrivant la préoccupation principale de son gouvernement :

I want you to know that this administration is motivated by a political philosophy that sees the greatness of America in you, her people, and in your families, churches, neighborhoods, communities—the institutions that foster and nourish values like concern for others and respect for the rule of law under God¹⁰⁶.

S'il n'est pas question du rôle des femmes dans ce passage du discours de Reagan, il reconduit toutefois les principales valeurs de la morale émancipatrice du rêve américain, qui reposent sur les épaules de Betty Crocker et ses émules. Le président Reagan insiste sur le fait que son gouvernement reconnaît la « grandeur » de l'Amérique dans les composantes qui fondent son expérience quotidienne – la famille, l'Église, les quartiers résidentiels, l'esprit de communauté attribuée à la banlieue – sans mentionner les gens qui en font partie autrement que par la formule de l'adresse, le *you*. Comme si les individus et la structure sociale du rêve américain formaient un *tout* indestructible, sous peine de mettre en péril l'Amérique elle-même. De plus, on ne parle pas *des femmes*, mais bien *de la famille*, cette unité indivisible qui enveloppe et définit la ménagère. Si Reagan n'invisibilise pas volontairement la ménagère dans son discours, il n'en demeure pas moins que la solidité de la famille nucléaire est le produit du travail domestique de ces femmes qui gardent le *bunker* familial dans un état de propreté conforme aux images véhiculées par les catalogues de magasins de grande surface. Sans sa famille, la mère-ménagère n'est rien. Sans la mère-à-tout-faire, la famille n'est rien. Sans la famille, l'Amérique est dépouillée de sa *grandeur*.

Le destin de la ménagère américaine est à l'image d'un service militaire : protéger et servir le bungalow climatisé qui tient lieu de trophée quand les dirigeants

¹⁰⁶ Ronald Reagan, *The Last Best Hope : The Greatest Speeches of Ronald Reagan*, West Palm Beach, Humanix Books, 2016, p. 129

américains visitent leurs homologues soviétiques¹⁰⁷, cette carte postale brandie fièrement par les représentants du « monde libre » pour vanter les mérites du capitalisme, de la démocratie libérale et des braves gens de la classe moyenne qui font la grandeur de l'Amérique. On assigne aux femmes une place déterminée depuis leur naissance, celle de la mère-épouse, fonction que chacune a intériorisée en regardant sa mère reproduire les mêmes gestes jour après jour. Or, cette vie-là ne fut jamais *imaginée* par ces femmes, comme le rappelle Betty Friedan dans *La femme mystifiée*. Elle fut plutôt imposée par un immense travail de représentations mythiques de la quotidienneté sur lesquelles repose l'efficiencia symbolique de la banlieue :

En interrogeant les femmes de ma génération au cours de ces dix dernières années, je découvris une chose étrange. Pendant toute notre adolescence, la plupart d'entre nous ne pouvaient pas imaginer leur avenir au-delà de leur vingt et unième année. Nous ne pouvions pas nous imaginer dans l'avenir, nous ne pouvions pas nous imaginer femmes¹⁰⁸.

Ces femmes de la banlieue ne pouvaient imaginer autre chose pour elles-mêmes qu'une vie de « homemakers », le même destin qui attendaient des millions d'autres figurantes de quartiers résidentiels en Amérique du Nord. Elles ne se voyaient qu'en jeunes mariées, comme si tout le reste allait de soi. Au départ, ce qui était une fiction publicitaire s'est progressivement substituée à la réalité. Betty Crocker est devenue bien plus qu'une image, elle en est venue à incarner « elle-même sa propre représentation dans les faits¹⁰⁹ ».

2.1.2 Vie domestique et patriarcat

Au sortir de la Deuxième guerre mondiale, on attend des femmes issues de la classe moyenne qu'elles soient des *homemakers*. Comme le travail domestique de base est simplifié par l'apparition et la multiplication d'appareils ménagers toujours plus

¹⁰⁷ Nous faisons ici référence au Moscow Kitchen Debate mentionné dans le chapitre précédent.

¹⁰⁸ Betty Friedan, *La femme mystifiée I*, traduit de l'américain par Yvette Roudy, Paris, Gonthier, coll. « Femmes », 1964, p.72.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 61.

efficaces, les femmes sont maintenant appelées à perfectionner la vie domestique comme un art. Les planchers doivent être plus luisants que jamais, les draps doivent être lavés à une fréquence nouvelle, les femmes doivent apprendre à renouveler l'offre des repas, etc. Ces changements quant à l'idéal du « chez-soi » ont beaucoup d'impact sur la vie des femmes. Une pression exercée sur elles pour se conformer à l'idéal domestique prescrit par la société de consommation patriarcale se fait sentir.

Comme mentionné au Chapitre I, les femmes étaient reléguées à la sphère privée bien avant la guerre, antérieurement à l'avènement de l'obsession domestique. Toutefois, la reconfiguration du quotidien à la maison qui accompagne la naissance du type de banlieue dont il a été question au chapitre précédent intensifie la « domestication » des femmes. En effet, la suburbanisation et le baby-boom qui s'y rattache sont en partie responsables d'un recul des libertés acquises par certaines femmes durant la Guerre: ils auraient « contributed to a totalizing celebration of domesticity and family life at the expense of the social freedoms and economic responsibilities women possessed during the war years¹¹⁰. » Le mode de vie typique de la famille banlieusarde fonctionne principalement grâce au caractère en apparence inébranlable des rôles sexuels traditionnels et à l'importante propagande mise en place par les publicitaires et présente dans les médias de masse.

Betty Friedan décrit une rencontre avec un psychologue « qui recevait près d'un million de dollars par an pour se livrer sur les femmes à des “manipulations” psychologiques à des fins commerciales¹¹¹ ». Ce dernier affirme que,

[c]onvenablement manipulée (« il ne faut pas avoir peur des mots »), la femme américaine peut trouver, dans le besoin d'acheter que nous créons en elle, un palliatif à ce manque de personnalité, de but, à ce dessèchement et à cette insatisfaction sexuelle que

¹¹⁰ Robert Beuka, *SuburbiaNation : Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American Fiction and Film*, Palgrave MacMillan, coll. « Media & Cultural Studies », New York, 2004, p. 150-151.

¹¹¹ Betty Friedan, *La femme mystifiée II*, traduit de l'américain par Yvette Roudy, Paris, 1964, Éditions Gonthier, coll. « Femmes », p. 8.

nous lui connaissons.¹¹²

Autrement dit, lors de l'époque de l'après-guerre, des psychologues à la solde des compagnies publicitaires font tout pour que les femmes oublient le sentiment d'aliénation qui les afflige en se livrant à la consommation. Plus les femmes s'ennuient à la maison, plus elles dépensent. La mélancolie et la solitude deviennent des forces motrices essentielles du système du *prochain achat* qui configure les nouvelles habitudes de consommation. La ménagère qui défile avec lassitude dans les rayons des centres commerciaux se retrouve dans une réalité parallèle, au « foyer de la consommation qui se veut l'organisation de la quotidienneté, dans une autre temporalité¹¹³ ». Cette temporalité est celle que Jean Baudrillard nomme « le temps des objets¹¹⁴ » : « nous vivons à leur rythme [dit-il], et selon leur succession incessante¹¹⁵ ». Cette façon d'ordonner le quotidien des femmes à la manière d'un défilé perpétuel dans un réel vécu sous forme de catalogue sans fin est la configuration moderne du patriarcat, tel qu'il s'exerce à travers les incitatifs de la société de consommation.

Or, cette forme d'aliénation ne s'impose pas de manière autoritaire. Personne ne hurle aux ménagères de se rendre dans un magasin à grande surface. Une voix beaucoup plus sourde les incite à sortir de la maison ou, en amont, à prendre mari, notamment celle des magazines « féminins » qui se chargent de relayer ces nouveaux standards. Des articles axés sur les relations interpersonnelles dans lesquels « [d]es spécialistes leur expliquaient comment elles devaient s'y prendre pour attirer un homme et le retenir [...] », « d'autres spécialistes leur apprenaient à faire de la pâtisserie, à préparer les escargots, à construire seules une piscine¹¹⁶. » La course au mariage devient la

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard, coll. « Folios Essais », 2009 [1970], p. 25.

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*, p.18.

¹¹⁶ Betty Friedan, *op.cit.*, p.6.

raison de vivre de nombreuses jeunes Nord-Américaines. Quelques décennies auparavant, des femmes ont milité pour avoir accès à l'éducation supérieure et au marché du travail. À la fin des années 1950, peu de femmes se prévalent de ces droits. En effet,

[...] les jeunes Américaines se mariaient dès l'âge de vingt ans et plus jeunes encore. Quatorze millions de jeunes filles étaient fiancées à dix-sept ans. Le pourcentage des femmes entrant à l'université tomba – par rapport à leurs condisciples masculines – de 47% en 1920 à 35% en 1958. [...] Autour de 1955, 60% des femmes abandonnent l'université soit pour se marier, soit parce qu'elles craignaient qu'un excès de culture les empêchât de trouver un mari¹¹⁷.

L'importance de la vie de famille, de l'intimité, la croissance de la « culture du domestique », tout cela a contribué à accroître la pression qui pesait déjà sur les femmes pour qu'elles se limitent à leur rôle de mère à la maison. Elles doivent être fières d'être des *homemakers*, et on leur répète que pour être heureuse et comblée, il suffit d'être une mère-épouse, que cela est leur seul destin et que leur « féminité » est ce qu'elles ont de plus précieux. Le ressassement continu de ce discours fait en sorte que les femmes qui ne se sentent pas comblées par ce mode de vie ressentent ce que Betty Friedan nomme le « mal sans nom », un sentiment d'inachèvement, d'incompréhension, d'ina-déquation et de culpabilité. On leur répète qu'elles sont privilégiées et qu'elles ont tout pour être heureuses ; il peut donc être difficile pour elles d'identifier ce malaise qui les habite. En plus d'insister sur leur privilège, le discours ambiant veut

que l'on rappelle à la ménagère américaine que les pays catholiques du Moyen-Âge avaient élevé la douce et modeste Vierge Marie à la dignité de reine des cieux et construit leurs plus belles cathédrales en l'honneur de Notre-Dame... L'âme du foyer, la mère nourricière, celle qui donne la vie récrée sans cesse la culture, la civilisation et la vertu. Étant donné qu'elle s'acquitte parfaitement de ces hautes tâches d'organisatrice et de créatrice elle est en droit d'écrire avec fierté « Profession : Ménagère¹¹⁸. »

Comme elles ont accès à un niveau de confort auquel la plupart des femmes du monde ne peuvent même pas rêver et portent les hautes responsabilités de procréer, d'entretenir leur mariage et leur maison, de faire en sorte que leur famille soit heureuse et comblée, les femmes n'ont aucune raison de se plaindre de leur condition, laisse-t-on

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ *Ibid.*

entendre.

Tout a changé en très peu de temps. Rappelons que durant la Deuxième Guerre mondiale, l'appel à l'effort de guerre est lancé au nom du patriotisme. Même les femmes qui ne travaillent pas à l'extérieur de la maison sont encouragées à faire leur part en rationnant ou en entretenant une correspondance avec des soldats : « pendant toute la guerre, elles doivent leur écrire pour les reconforter, leur donnant l'assurance d'être soutenus et appréciés chez eux¹¹⁹. » En l'absence des hommes, de nombreuses femmes ont accès au marché du travail et vivent un important moment d'émancipation ; il s'agit d'une période lors de laquelle elles peuvent occuper la sphère publique. Elles exercent des types d'emplois qui étaient jusqu'alors masculins, et c'est durant cette période qu'un nombre important de femmes prennent goût à la vie à l'extérieur de la sphère privée. Au Québec,

la guerre fait rapidement oublier le chômage de la Dépression. Une grande partie de la production militaire se fait au Québec : explosifs, avions, chars d'assaut, aluminium, uniformes. Ces industries absorbent la main d'œuvre masculine non inscrite dans les forces armées et déjà en 1941, on manque de bras dans les industries de guerre. La solution : faire appel aux femmes¹²⁰.

En plus de permettre à certaines femmes d'obtenir des emplois traditionnellement réservés aux hommes, la guerre aura eu comme effet une importante stimulation économique. Comme mentionné au premier chapitre, les années qui suivent s'inscrivent sous le signe de la prospérité économique et de la richesse pour l'Amérique du Nord, mais, une fois la guerre terminée, on s'attend des femmes à ce qu'elles retournent au foyer :

[e]ntre 1945 et 1946 on a estimé que le nombre de femmes employées dans des industries non agricoles avait chuté de plus de 300,000 ou 25 pour cent alors que le nombre d'emploi des hommes dans les mêmes industries avait augmenté de près de 500,000 ou 18 pour cent¹²¹.

¹¹⁹ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, coll. « Idéelles », 1982, p. 364.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 369.

¹²¹ Marcel Bédard et Louis Grignon, « Aperçu de l'évolution du marché du travail au Canada de 1940 à nos jours », novembre 2000, Direction générale de la recherche appliquée, Politique stratégique de développement des ressources humaines Canada, p. 16.

La crainte de l'explosion du taux de chômage liée au retour à la maison des anciens combattants fait en sorte que le gouvernement « s'efforce maintenant de faire rentrer les femmes au foyer. Il modifie brusquement les lois fiscales pour pénaliser les maris dont l'épouse travaille et démantèle les garderies.¹²²»

Pour les femmes nord-américaines, le retour à la maison des anciens combattants s'accompagne donc d'une importante perte d'autonomie et d'un contrecoup anti-féministe. Sans surprise,

l'on vit ressurgir les vieux préjugés anti-féministes dans tous les milieux de travail ; il devint très difficile à une femme de conserver un emploi et d'y obtenir de l'avancement. Cette situation ne fut pas étrangère au prompt mouvement de repli des femmes vers leurs foyers¹²³.

La crainte du taux de chômage trop élevé justifie en partie cette situation, mais force est d'admettre que

[d]uring the fifties a deep anxiety existed among men linked to the fear of female strength. There was concern that women could survive without them, as they did during the war. The men did not want women to become too independent and un-domestic. There was a policy of containment to keep women in the home. It was a society that on one hand opened its doors wide to women, but warned them that every step they took toward success might damage their own chance of marriage¹²⁴.

C'est ainsi que l'on réussit à convaincre de nombreuses femmes que le travail à l'extérieur de la maison n'en vaut pas la peine puisqu'il les rendra « masculines », repoussantes, condamnées à la solitude.

Le nouvel idéal de la famille nucléaire nord-américaine se propage et devient la norme. Le rêve américain repose maintenant sur cette famille unie et heureuse qui a

¹²² Collectif Clio, *op. cit.*, p. 385.

¹²³ Betty Friedan, *op. cit.*, p. 215.

¹²⁴ Sharon Torocco, « Women in the Fifties », Thesis, Empire State College, New York, 2005, p. 5.

deux ou trois enfants, pas une dizaine comme durant les décennies précédentes, un mari qui a du succès, une épouse dévouée au bien-être de sa famille et à sa jolie maison impeccable dans un quartier sécuritaire. On revient ainsi à la maison unifamiliale qui devient alors le mode d'habitation le plus répandu en Amérique du Nord. On parle du bungalow comme d'une

architecture of gender, since houses provide settings for women and girls to be effective social status achievers, desirable sex-objects and skillful domestic servants, and for men and boys to be executive bread winners, successful home handymen and adept car mechanics¹²⁵.

La maison est maintenant pensée en fonction de cette division sexuelle. L'intérieur du bungalow et certaines pièces sont des espaces féminins. La salle à dîner, la salle de lavage et la cuisine font partie du domaine de la mère-ménagère. Ces pièces sont disposées de manière à faciliter la vie de la femme au foyer. Au Canada, les bungalows conçus par la SCHL prennent en considération que pour les mères au foyer, c'est la maison qui est le lieu de travail. Par exemple, si les enfants « [...] jouent dans la cour arrière, la mère de famille peut les surveiller par la fenêtre située au-dessus de l'évier de la cuisine tout en poursuivant ses occupations¹²⁶. » La cour, le garage et le salon sont plutôt les espaces réservés aux hommes. Pour le père-pourvoyeur, « la maison est [...] un lieu de repos : c'est l'endroit où il peut lire, manger, boire, fumer et dormir¹²⁷. » On le voit, la maison, tant le lieu réel que ce qu'il représente, est façonné par les déterminismes sociaux grâce auxquels se reproduit la tentative de mise au rancart social, politique et historique des femmes. Désormais, « [l]oin de représenter un refuge en retrait du monde, l'espace domestique [...] devient au contraire un espace politique où se rejouent les rapports de force présents dans la société, mettant en jeu la doctrine

¹²⁵ Dolores Hayden, *Redesigning the American Dream : The Future of Housing, Work and Family Life*, W.W. Norton & Company, New York, 2002, p. 17.

¹²⁶ Jonathan Lachance, « L'architecture des bungalows de la Société Centrale d'Hypothèques et de logement (SCHL) et le mythe de la maison de banlieue au Canada », dans, Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Marie Parent, (dir.), *Suburbia. L'Amérique des banlieues*, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, n° 39, 2015, p. 39.

¹²⁷ *Ibid.*

de la séparation des sphères publique et privée¹²⁸. »

Cependant, les discours politiques et publicitaires ont pour but de dissimuler cette réalité. Or si le discours pro-domestique occupe une place importante dans la sphère médiatique, de plus en plus nombreux.euses sont les écrivain.e.s qui répondent aux publicitaires et aux politiciens qui idéalisent la vie de banlieue en présentant le revers de la médaille. Dans un ouvrage consacré à la figure de la « Mad Housewife » en littérature, Gayle Greene dénombre une douzaine d'œuvres de fiction, parues entre 1962 et 1975 au Canada, aux États-Unis et en Grande-Bretagne, qui mettent en scène ces femmes au foyer malheureuses et en manque d'accomplissements personnels¹²⁹. Pour Greene, ces œuvres jouent un rôle important dans les luttes d'émancipation des femmes puisqu'elles

speak «something new» into existence, naming not only the housewife's malaise but also articulating areas of women's lives that were formerly taboo. They address female sexuality, pregnancy, child rearing, women's relation to their bodies, «body image», eating-starving, fasting, purging, gorging¹³⁰.

Ces œuvres offrent donc une approche subversive du quotidien domestique des femmes : elles montrent la part sombre de la vie des ménagères et présentent la maison davantage comme une cage dorée que comme un foyer sécurisant.

¹²⁸ Marie Parent, *L'Amérique à demeure, Représentations du chez-soi dans les fictions nord-américaines depuis 1945*, thèse de doctorat, Département d'études littéraires, UQÀM, 2016, p. 8.

¹²⁹ Il est entre autres question de *The Pumpkin Eater*, *The Diary of a Mad Housewife*, *The Fat Woman's Joke*, *The Fire-Dwellers*, *Memoirs of an Ex-Prom Queen*, *The Bell Jar*.

¹³⁰ Gayle Greene, *Changing the Story : Feminist Fiction and the Tradition*, Bloomington, Indiana University Press, 1991, p. 60.

2.1.3 Nouveau rapport au chez-soi et mystique féminine

La culture domestique a modifié le marché, qui offre maintenant une foule de produits dont les femmes sont le public cible. S'opèrent alors de grands changements sociaux :

[...] la culture américaine s'est édifiée en fonction d'un intérêt essentiel pour la quotidienneté. [...] Désormais, la manière de gagner sa vie, l'agencement de sa maison, le choix de ses lectures, l'organisation de son temps libre sont devenus des problèmes philosophiques aussi dignes d'intérêt que le problème des universaux ou la question de la suprématie du bien¹³¹.

La famille blanche issue de la classe moyenne résidant dans une jolie banlieue américaine est le symbole de la santé du système capitaliste et il est primordial de protéger ce symbole. La culture du domestique prend son envol avec « l'arrivée sur le marché d'appareils ménagers modernes et abordables, la frénésie créée autour de l'aménagement "personnalisé" des intérieurs (l'offre des meubles, des objets, des matériaux se démultipliant) font de l'habitation un nouvel enjeu économique et existentiel¹³². » Par ailleurs, « [m]oins une femme jouera de rôle dans la société où elle vit – eu égard à ses capacités et ses aptitudes – plus son travail de ménagère, de mère et d'épouse enflera, et plus elle rechignera à l'achever par peur de se retrouver oisive¹³³. » Les mères à la maison sont invitées à se plier aux exigences de la « mystique féminine », « [o]n leur enseignait que la « Vraie Femme » n'a pas besoin de faire carrière, n'a pas besoin de faire d'études supérieures, n'a pas besoin de voter ni de prendre part à la politique¹³⁴ [...] ».

La directrice d'un magazine féminin dit ceci à Betty Friedan lors d'une entrevue : « [l]a nouvelle image de la ménagère-mère de famille est due en grande partie à

¹³¹ Bruce Begout, *Lieu commun. Le motel américain*, Paris, Allia, 2003, p. 13.

¹³² Marie Parent, *op. cit.*, p. 6.

¹³³ Betty Friedan, *La femme mystifiée II*, *op. cit.*, p. 46.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 6.

des écrivains et journalistes hommes. [...] « Les nouveaux écrivains étaient tous des hommes qui revenaient du front et qui ressentait un besoin de vie familiale douillette¹³⁵. » En examinant les nouvelles écrites par des femmes et publiées en revue, lorsque les journalistes masculins étaient à la guerre, Friedan remarque que les personnages féminins étaient actifs, qu'ils avaient une profession, prenaient part à la vie politique, etc., tandis que lorsque ces histoires sont écrites par des hommes, les personnages féminins sont des mères-épouses qui se demandent comment séduire à nouveau leur mari. Ils seront nombreux à façonner ainsi la femme de leurs rêves, la mère-épouse tant idéalisée, qui croit que le véritable bonheur passe par celui de son époux et de sa famille. La poésie de Carole David jette sur cette vision un éclairage très différent.

2.2 La culture domestique dans *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*

2.2.1 La maison : lieu de danger et d'angoisse chez Carole David

Nous l'avons vu, la banlieue nord-américaine est considérée comme un lieu sécuritaire. Des familles de la classe moyenne l'habitent en majorité, et elle se situe à l'écart des grandes villes et des dangers potentiels qui leur sont associés. La maison unifamiliale banlieusarde est un concentré de cette sécurité et de ce confort si chers au rêve américain. Comme mentionné par Tyler May dans *Homeward Bound*, durant l'époque de la Guerre froide, la vie à la maison, le confort matériel et l'intimité familiale deviennent plus importants que jamais. L'idéal est de vivre parmi les « nôtres », à l'écart du monde social, dans un environnement rendu confortable grâce à l'accumulation d'objets et de biens de consommation. À ce sujet, Baudrillard affirme qu'

¹³⁵ Betty Friedan, Tome I, *op. cit.*, p. 54.

[à] ce niveau « vécu », la consommation fait de l'exclusion maximale du monde (réel, social, historique) l'indice maximal de sécurité. [...] il faut que cette quiétude de la sphère privée apparaisse comme valeur *arrachée*, constamment menacée, environnée par un destin de catastrophe¹³⁶.

En effet, pour que cette grande marche à la consommation ne soit jamais interrompue, le mode de vie reclus de la famille nucléaire est idéal ; il doit paraître précieux, fragile, à protéger constamment de l'ennemi communiste. S'il existe un nombre considérable de représentations de la maison en banlieue dans lesquelles cette dernière est décrite comme un lieu sécuritaire et sain, celles-ci s'accompagnent d'une contrepartie où la maison de banlieue se transforme en espace étouffant et aliénant. Ces représentations s'inscrivent en porte-à-faux avec le mythe de la maison de banlieue comme cathédrale domestique du rêve américain, se caractérisent par l'accent mis sur le sentiment d'« inquiétante étrangeté » qui hante ces lieux en apparence inoffensifs. Marie Parent explique que Gaston Bachelard conçoit la maison comme un lieu de sécurité, de confort, un refuge qui nous protège du monde extérieur et de ses problèmes. Dans les œuvres sur lesquelles elle s'est penchée dans ses recherches et dans celles qui constituent notre corpus, c'est le contraire qui se produit. La maison est non seulement un endroit exposé à la violence et au danger, mais aussi un espace où les inégalités entre les sexes sont manifestes. Parent affirme que

[d]epuis les années 1990, les *cultural studies* et les études féministes, entre autres, ont contribué à réinvestir la figure du chez-soi, à la constituer non plus comme un havre de paix pour le sujet, tournant le dos aux conflits qui secouent l'espace public, mais comme lieu politique où se rejouent les rapports de force présents dans la société, et comme objet de discours, révélant les tensions entre différents groupes et leur conception de la place qu'ils occupent sur le territoire et dans l'échelle sociale¹³⁷.

Comme il s'agit d'un microcosme de la société patriarcale et capitaliste qui permet de poser un regard critique sur cette dernière, la maison est devenue un sujet de

¹³⁶ Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2009 [1970], p. 34.

¹³⁷ Marie Parent, *op. cit.*, p. 11.

prédilection pour des chercheurs et chercheuses de plusieurs disciplines ainsi que pour nombre de cinéastes, scénaristes et écrivains.e.s.

Dans plusieurs poèmes de notre corpus, la maison est présentée comme dévorante et dédaléenne ; elle devient un lieu où se commettent de multiples violences, où l'on pose des gestes étranges. La maison davidienne rend fous les personnages féminins qui l'habitent. Dans *La maison d'Ophélie* il est question des « envies suicidaires¹³⁸ » et des « enfants jetés à la mer¹³⁹ ». Le sujet féminin se confie : « Me voilà / j'ai commencé à parler aux oiseaux / à l'aurore / je fais mes gammes / en arrachant leurs plumes / avec mes dents¹⁴⁰ / [...] ». Les mentions de mort, de meurtre et de suicide sont nombreuses (« envies suicidaires¹⁴¹ », « [...] faites que je me perde / dans le tourbillon de la baignoire¹⁴² [...] », « [...] le Petit Prince est mort / je leur dirai qu'il n'a pas pris ses vitamines¹⁴³ », « En attendant l'injection fatale¹⁴⁴ [...] », etc.) La figure de la « *mad housewife*¹⁴⁵ » est manifeste dans ce recueil, comme en témoigne ce passage :

L'après-midi
elle voit des choses
que les autres ne voient pas
l'envers et l'endroit
de ses habitudes
Cet homme
n'est pas son mari
ces enfants
ne sont pas les siens
et le sang qu'elle voit monter
la seringue piquée dans sa cheville
est celui du Christ
mort hier soir
en rangeant les assiettes

¹³⁸ Carole David, *LMO*, p. 13.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁴² *Ibid.*, p. 14.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 39.

¹⁴⁵ Gayle Greene, *op. cit.*

dans le lave-vaisselle [...]

Dans ce poème intitulé « Au-delà du réel », ce n'est pas que le quotidien d'une femme hallucinée qui est raconté mais aussi celui de la mère de famille, devenue une figure christique. La folie et la mort sont primordiales dans ce recueil. Avant de s'enlever la vie en se noyant, l'Ophélie shakespearienne perd la raison. Le sujet de *La maison d'Ophélie*, lorsqu'il n'est pas perdu dans le labyrinthe domestique, est noyé dans la maison et les objets du quotidien. Plusieurs éléments tels que la présence d'éléments surnaturels dans les poèmes, permettent la création d'une ambiance étrange et sinistre : « [...] des portes qui ne se ferment plus / des moutons noirs / qui s'accumulent dans mes yeux¹⁴⁶ [...] », « Jadis / des stigmates apparaissaient / sur ma poitrine¹⁴⁷ [...] », « J'organiserai moi-même ma dernière exposition / une installation, des fleurs / un ou deux croques-morts¹⁴⁸ [...] », Plusieurs poèmes sont intitulés selon des titres de séries télévisées de science-fiction ; « L'HOMME INVISIBLE », « MA SORCIÈRE BIEN- AIMÉE », « TWILIGHT ZONE », « AU-DELÀ DU RÉEL », « ALIEN », « BODY SNATCHERS », « X-FILES », « JINNY », etc. L'ésotérisme est convoqué dans plusieurs poèmes écrits à la manière d'incantations. Il est fréquemment question de magie, comme dans ce passage du poème « En eau profonde » :

Oh ! mon Dieu !
 faites que je trouve ma vocation
 j'ai déjà beaucoup d'expérience
 méditation, feu
 apparition, disparition
 magie devant la télé ou ailleurs
X-Files, Des crimes et des hommes
Unsolved mysteries
 le cristal m'inspire autant que les cendres

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 13.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 17.

¹⁴⁸ *Ibid.*

dans les urnes ou les cendriers [...] ¹⁴⁹

Les cendres et la mort sont ici considérées comme sources d'inspiration. Dans le poème ALIEN, la voix poétique raconte l'histoire d'une jeune fille qui, durant la nuit, « entend des voix / de dessins animés / leur répond / communique avec l'ennemi / de l'intérieur / cherche sa mère dans le labyrinthe / de la maison / se noie en collant des fils multicolores / sur les murs ¹⁵⁰ ». Ici, la maison rend même les enfants fous, devient un espace inextricable dans lequel les personnages courent le risque de se noyer. Et si la fille ne peut trouver sa mère dans la maison, qui est pourtant en principe son espace privilégié, c'est que la maison l'aura dissimulée, éloignée, voir tuée. Les liens mère-fille disparaissent et celle-ci en est réduite à orner la maison (« en collant des fils multicolores sur les murs ») au risque de sa propre vie (« se noie »).

Tout au long de *La maison d'Ophélie*, Carole David formule une vive critique de la maison de banlieue, présentée comme un espace de l'aliénation des femmes. La vie à la maison est composée « des violences du petit quotidien ¹⁵¹ ». Dans la partie « Métamorphoses », quatre poèmes ayant le mot « maison » dans le titre et qui traitent du quotidien domestique se suivent. Chacun d'entre eux propose une vision sombre de la vie de famille banlieusarde. Dans « La maison du bonheur », c'est l'aspect artificiel souvent associé aux parfaites rangées de bungalows formant les quartiers résidentiels qui est mis de l'avant. Des personnages qui « vivent / des moments de révélation / en brossant leur chien / en tondant la pelouse ¹⁵² [...] » contribuent à la création de moments plutôt ridicules, en mêlant la révélation à des activités souvent associées aux clichés entretenus à propos de la banlieue. Dans « La maison aux miroirs », la maison est présentée comme un espace dédaléen, angoissant, « [l]es penderies de cette maison

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 31.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁵² *Ibid.*, p. 36.

/ sont des miroirs / dans lesquels une fois entré / il est impossible de retrouver son chemin¹⁵³ [...] », qui « arrache » la vie des femmes. Dans « Maison modèle », il est question du désœuvrement, de l'aveuglement des membres d'une famille, qui utilisent la télévision et le « centre d'achat » pour donner un sens à leur vie. « La maison de Barbie » décrit un endroit et des actions d'une grande étrangeté, comme s'il s'agissait d'un mauvais rêve, et la mort y occupe une place importante (« injection létale » , « couloir de la mort »). Dans « Maison modèle », le côté tragique du quotidien est manifeste ;

La télé trône dans tous ses états
comme un trophée de chasse
une tête d'original borgne
à qui on a laissé deux antennes
mobiles
Sur le dessus, on a posé des roses
des verres
pour ne rien sentir
du désœuvrement, de la fatigue
des membres de cette famille
devenus aveugles
un soir de septembre
alors que la chasse venait d'ouvrir
dans un centre d'achats¹⁵⁴

La télévision et les décorations servent à meubler le silence et la dislocation d'une famille qui vit pourtant dans une « maison modèle ». La comparaison entre la chasse et le magasinage suggère une vision ridicule du mode de vie consumériste et met l'accent sur le « désœuvrement » vécu par les personnages.

Dans *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, la maison est un endroit dangereux, mortifère. Le premier poème du recueil se termine par « Je suis rentrée à la maison ! » et s'en suivent plusieurs images violentes : « mise à mort », « chant et suicide », « (cicatrices, abandons, blancheur), j'ai hâte d'en finir », « j'ai

¹⁵³ *Ibid.*, p. 37.

¹⁵⁴ Carole David, *LMO*, p. 38.

cousu ton image sur ma poitrine, / sous ma guêpière couverte de sang [...] », etc. Pour la voix poétique du recueil, la vie à la maison n'a rien de réconfortant. Plusieurs éléments sont mis à contribution pour créer une ambiance angoissante et cauchemardesque : « [o]n peut tuer sans couteau quelqu'un dans une cuisine¹⁵⁵ », par exemple. Dans un poème de la suite « *Kitchen song* », des éléments rappelant la torture et la douleur sont associés au quotidien domestique :

Le corps, la cuisine, l'hôpital, je m'y connais. J'utilise les mêmes ustensiles : fouets, lanières, menottes, poupées pour pratiquer les manœuvres de réanimation. Je leur fais le bouche-à-bouche. Dans ma coiffure nid-d'abeilles sont dissimulées toutes les névroses modernes. Le souffle court, les petits apprennent à lire, pieds et poings liés dans leur uniforme¹⁵⁶.

Les rapprochements entre la maison, l'hôpital, la présence « d'ustensiles » au potentiel menaçant participent au discours critique sur le quotidien domestique des femmes. La voix poétique mentionne les « névroses modernes » qui se trouvent dans sa coiffure « nid-d'abeilles », coiffure très populaire chez les femmes nord-américaines dans les années soixante. Ces « névroses modernes » selon lesquelles la vie familiale dans une maison de banlieue est l'idéal sont consuméristes, patriarcales et imposent des idéaux rigides, aux femmes principalement.

2.2.2 Le quotidien domestique

Plusieurs poèmes de notre corpus proposent un témoignage sur le quotidien domestique de personnages féminins. Les voix des femmes prises dans leurs maisons sont entendues et livrées par un *je* poétique. Dans *La maison d'Ophélie*, le *je* du poème est assumé par une aspirante poète qui semble aussi être une femme à la maison. Dans

¹⁵⁵ Carole David, *MPJ*, p. 60.

¹⁵⁶ Carole David, *MPJ*, p. 63.

Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles, le sujet féminin est enseignante, traductrice et poète et prête sa voix aux femmes prises dans la « prison domestique ». David propose de témoigner de la vie des ménagères, de livrer dans le détail le quotidien des familles en prenant soin d'aller au-delà des banalités. En incluant des éléments étranges, surnaturels, et en dramatisant le quotidien des personnes féminins de ses poèmes, la poète confère une certaine profondeur à la vie domestique. L'inscription de la culture populaire dans les poèmes de *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles* contribue à l'écriture du quotidien domestique des femmes. Les éléments de culture populaire ne sont pas simplement plaqués dans le texte ; ils contribuent à donner la forme que prend le témoignage de ce quotidien, à l'ancrer dans le « réel ». Dans un ouvrage consacré à l'écriture du « présent », Marie-Pascale Hugo affirme à propos de l'écriture du quotidien qu'elle

[...] ferait ainsi partie des tentatives de faire émerger un autre niveau de réalité – proche, concret, ordinaire – investi d'une puissance de révélation : ce serait, désormais, dans l'inaperçu, dans l'insignifiant ou le banal que logerait une possible vérité, vérité immanente, diffractée en instant toujours susceptibles, du moment qu'on les a minimalement captés, d'être relancés dans le tourniquet de l'interprétation¹⁵⁷.

Chez Carole David, cet autre niveau de réalité repose sur l'envers du joli décor banlieusard, de la maison de banlieue abritant une famille heureuse. Elle choisit de montrer ce qu'il y a de moins attrayant chez les ménages nord-américains, en opposition aux images encensant ce mode de vie.

Dans *La maison d'Ophélie*, le quotidien domestique est souvent mis de l'avant comme anxiogène, étouffant. D'abord, le titre est une allusion claire à la mythique Ophélie shakespearienne au destin tragique. Le sujet féminin du recueil est une aspirante poète qui ne réussit pas à se sauver de la noyade dans la vie domestique : « [c]'est

¹⁵⁷ Marie-Pascale Hugo, « Le quotidien à distance : *Fragments de la vie des gens* de Régis Jauffret, dans : Gianfranco Rubino et Dominique Viart (dir.), *Écrire le présent. Recherches*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 196.

ma vie, pense-t-elle / c'est mon unique vie / et cette maison me l'a arrachée¹⁵⁸. » Plusieurs poèmes décrivent des scènes du quotidien qui sont transformées en moments étranges, angoissants. Dans un passage du long poème « En eau profonde », sur lequel s'ouvre le recueil, la voix du poème raconte son désarroi :

[...]
j'erre d'une pièce à l'autre
à la recherche
d'une seule raison de vivre
équation à plusieurs inconnues
je pourrais enfin éplucher
les pommes de terre
tranquille
sans avoir le goût du sang
dans la bouche
quand l'heure du souper s'annonce¹⁵⁹ [...]

Elle erre dans sa maison, pense à l'insipidité de sa vie et avance que bien des femmes sont dans la même situation qu'elle (« équation à plusieurs inconnues »). L'idée que toutes ces femmes qui errent dans la maison en se cherchant une raison de vivre soient des « inconnues » suggère qu'elles vivent dans la solitude, qu'elles sont coupées les unes des autres, effacées de livres d'histoire et anonymes à tout jamais. Si finalement, le personnage féminin d'« En eau profonde » se trouve une raison de vivre, elle pourra finalement éplucher les pommes de terre « sans avoir le goût du sang / dans la bouche », ce qui peut sembler bien peu comme résultat d'une telle découverte. « Le goût du sang dans la bouche » à l'approche de l'heure du souper indique que quelque chose ne va pas chez la ménagère, que son quotidien la rend malade, inapte à se nourrir.

« En eau profonde » rappelle la noyade d'Ophélie déjà évoquée dans le titre. Ce poème donne le ton du recueil, qui suggère une vision assez dépréciative de la vie que l'on impose aux mères-ménagères de banlieue : « Me voilà / au milieu d'un jardin hypothéqué / à l'orée de la prison des femmes [...] » affirme le sujet féminin. Ici comme

¹⁵⁸ Carole David, *LMO*, p. 37.

¹⁵⁹ Carole David, *LMO*, p. 14-15.

ailleurs dans le recueil, le quotidien domestique est présenté comme une grande source d'aliénation et la maison comme un espace d'enfermement, une « prison des femmes ». Presque chaque strophe du poème commence par une anaphore, « Me voilà » ou bien « Oh ! mon Dieu ! ». Ces marques d'insistance suggèrent que la voix du poème procède à une série de constats ; « Me voilà / avec pour seule fuite des poèmes [...] », « Me voilà / avec pour seul refuge / mes poèmes / [...] », « Me voilà / j'ai commencé à parler aux oiseaux / [...] », etc., et à l'expression d'un grand malaise ; « Oh ! mon Dieu ! / faites que je me perde / dans le tourbillon de la baignoire [...] », « Oh ! mon Dieu ! faites que je trouve ma vocation / [...] », « Oh ! mon Dieu ! pourquoi ne m'avez-vous pas reconnue / quand je vous appelais ? / [...] »

Dans *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, la vie à la maison est également présentée comme une source d'aliénation. La critique est plus subtile mais bien présente néanmoins, avec une violence diffuse tout au long du recueil. David procède à la description d'événements quotidiens simples tels que la préparation des repas et l'écriture à l'aide d'un vocabulaire violent : « mise à mort », « jeunes femmes amputées », « lacets crevés de sang », « cordon ensanglanté autour du cou »¹⁶⁰, etc. Dans la suite « Les pieuses domestiques », l'autrice fait appel à plusieurs grandes figures féminines. Il arrive qu'elle les place dans des scènes du quotidien à la maison. Comme dans le poème « MARY SHELLEY », dans lequel il est question de cette femme, écrivaine, « [m]ère et gothique ». La voix poétique raconte :

Dans sa cuisine, Mary a arraché des têtes,
recousu des ailes, rapiécé des membres,
des chaussettes en cuisinant le rosbif.

Elle a créé un monstre fracturé, objet menaçant
à la recherche d'une âme et d'un cercueil ;
il est apparu par une chaude journée d'été¹⁶¹

¹⁶⁰ Carole David, *MPJ*, p. 9-10.

¹⁶¹ Carole David, *MPJ*, p. 15.

[...]

La distinction entre l'écriture et les tâches domestiques n'est pas évidente : arracher, recoudre, cuisiner et créer semblent appartenir à la même catégorie d'actions, toutes entreprises par la « mère gothique », dans la cuisine. Mary Shelley est l'autrice de *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, œuvre importante du canon littéraire occidental qui a été reprise maintes fois. Il serait donc normal de l'imaginer écrire dans un lieu propice à la concentration, installée à un bureau plutôt que partagée entre la couture, la cuisine et l'écriture. C'est précisément ce qui est suggéré à plusieurs reprises dans la suite « Les pieuses domestiques » : bien qu'elles écrivent, qu'elles soient artistes et/ou intellectuelles, les femmes ne se sauvent que très difficilement de la vie domestique, elles y sont constamment rappelées.

2.2.3 Litanie et narrativité : outils du témoignage

Pour livrer ces témoignages, Carole David adopte une forme poétique narrative qui nous permet, entre autres, de lire les poèmes comme des bribes provenant de différents vécus de membres d'une famille, de mères au foyer d'un voisinage que l'on connaît de près ou de loin. Une certaine impression de familiarité se dégage de la lecture de ces recueils. Les caractéristiques formelles propres à la narration de fiction jouent un rôle important dans les poèmes des recueils étudiés. La présence importante de marqueurs temporels, de repères spatiaux réels et d'éléments de vraisemblance contribue à accentuer l'impression que le quotidien domestique des sujets lyriques davidiens nous est raconté à la manière d'une fiction. La vraisemblance s'observe surtout lorsque la poète fait appel à des lieux, des icônes et des objets qui nous sont familiers.

Comme mentionné au chapitre précédent, Benoit Jutras évoque la longue liste des objets qui sont énumérés dans les poèmes de Carole David, et assimile son travail

poétique à la litanie. Selon une définition du Grand Robert, la litanie est une « [p]rière [...] de forme populaire, où toutes les invocations sont suivies d'une formule brève récitée ou chantée [...]. Longue énumération. Répétition ennuyeuse et monotone (de plaintes, de reproches, de demandes¹⁶²...) » En effet, l'énumération d'objets qui traverse plusieurs œuvres de Carole David a quelque chose de la litanie : certains poèmes adoptent la forme litanique dans la mesure où ils contiennent souvent des répétitions, des énumérations, une certaine musicalité grâce aux anaphores qui donnent l'impression que certains vers doivent être lus comme des prières. C'est le cas d'une grande partie de la suite « En eau profonde » de *La maison d'Ophélie*, par exemple. Dans *d'elles*, Suzanne Lamy affirme à propos de la litanie que « cette forme privilégiée par certaines femmes [peut être vue comme] la prolongation des jeux des petites filles entraînées dans les rondes et cercles vicieux de la condition féminine¹⁶³ [...] ». Lamy considère qu'il y a quelque chose de profondément féminin dans la litanie, dans la répétition, voire le ressassement des mots et des formules, des actions et des gestes du quotidien passés de mères en filles : « passage en douceur de la fonction de souffleur au premier rôle : pour calmer et bercer, balancer et chantonner, moucher et rapiécer, ressasser les formules de politesse, les habitudes de propreté, la table de multiplication, la bouffe et les biberons¹⁶⁴... » La litanie

[...] issue de la nuit des temps et des premières formes collectives de l'expression, [elle] rappelle toutes les formules infiniment recommencées, les jeux répétitifs des petites filles. Par sa nature de plainte, révélatrice de la soumission des femmes à l'ordre social et à la platitude des idées reçues, les rythmes de la litanie font penser aux chants de l'oppression, aux chants noirs, par exemple¹⁶⁵.

Les poèmes de notre corpus témoignent du quotidien banlieusard et répondent à une volonté d'expression collective dans la mesure où Carole David, par la multiplicité de

¹⁶² Le Grand Robert de la langue française.

¹⁶³ Suzanne Lamy, *d'elles*, Montréal, L'Hexagone, 1979, p. 77.

¹⁶⁴ *Ibid.*

¹⁶⁵ Sherry Simon, « Suzanne Lamy : le féminin au risque de la critique », *Voix et images*, volume 13, n° 1, 1987, p. 58.

ses voix poétiques, donne la parole à de nombreuses femmes. Des ménagères désespérées sont appelées à prendre la parole dans *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, reflétant l'expérience féminine du quotidien banlieusard. Certains poèmes n'adoptent pas entièrement la forme de la litanie mais la majorité ont en commun avec elle les « formules infiniment recommencées », « sa nature de plainte », et de « chants de l'oppression ».

2.2.4 Culture domestique et idéaux de genre

Comme mentionné précédemment, avec la banlieusardisation massive de l'Amérique du Nord, vient un important regain d'intérêt pour « l'art de vivre à la maison ». Pour Carole David, cette culture domestique est une importante source d'inspiration, comme elle l'explique dans ce passage de « Dix minutes en banlieue » :

Je n'ai pas la prétention d'être le Tchekov ni le Rabbit des banlieues. Betty Crocker me sied mieux. Personnage inventé, elle renaît de ses cendres depuis sa création au XX^e siècle. En effet, son visage s'est transformé au fil du temps pour imiter celui des jeunes femmes des différentes générations qui se sont succédé devant le comptoir de la cuisine. Moins éthérée que Jinny, l'héroïne de la série télé enfermée dans sa lampe et au service de son maître, elle est l'esprit de la maison. Son territoire est la cuisine et ses avatars, les objets domestiques¹⁶⁶.

Betty Crocker, souveraine dans sa cuisine, la ménagère par excellence, n'est pas ridiculisée ; au contraire, David la célèbre, la qualifiant « d'esprit de la maison », moins vaporeuse qu'une Jinny enfermée, à l'écoute de son maître-mari. Betty Crocker est un personnage fictif, il s'agit d'une création de General Mills pour commercialiser une gamme d'aliments et pour pouvoir offrir à ses consommatrices de précieux conseils de la part d'une ménagère. Le témoignage du quotidien domestique des femmes est donc plus légitime lorsqu'il vient de Betty Crocker que de Tchekov. Autrement dit, pour Carole David, la prise de parole d'un écrivain masculin, même reconnu comme grand

¹⁶⁶ Carole David, « Dix minutes en banlieue », *loc cit.*, p. 137.

maître du réalisme, n'a pas la même portée lorsqu'il est question du quotidien domestique des femmes. Dans « Les poètes boivent des martinis », poème pour « saluer Sylvia Plath et Ann Sexton », la frontière entre l'écriture et le travail ménager n'est pas nette :

Les deux femmes, ménagères averties,
écrivent sur les boîtes de macaronis, les préparations
pour gâteau ; Betty Crocker est une muse, spatule
à la main, elle scande la mesure de leurs cris étouffés

dans le garde-manger¹⁶⁷.

Les « ménagères averties » sont Plath et Sexton, deux poètes américaines de grand renom. Dans ce poème hommage, leur travail de ménagère est célébré aussi franchement que leur travail de poète. Bien que les œuvres de notre corpus aient comme point focal le quotidien domestique des femmes, des personnages masculins peuplent aussi certains de ces poèmes. La culture domestique impose un idéal aux femmes, mais aussi aux hommes. Ils doivent être des pourvoyeurs, forts, autoritaires, etc. Dans *La maison d'Ophélie*, le destin sinistre d'un garçon est raconté :

La nuit
il quitte son corps d'enfant
pour en rejoindre un autre
celui de l'homme
qu'il sera
qu'on lui demandera d'être
ordonné, droit
une cravate
un nœud coulant
prêt à porter¹⁶⁸ [...]

L'enfant rêve à ce qu'on lui demandera d'être, c'est-à-dire, un homme ordonné qui porte des vêtements propres, qui se conforme à des normes strictes. Déjà, ce passage de l'enfance à l'âge adulte n'est pas décrit comme un événement heureux mais bien comme une épreuve mortifère. La cravate, accessoire vestimentaire masculin par excellence, devient un nœud coulant autour du cou ; il rappelle le suicide, dans ce cas-ci,

¹⁶⁷ Carole David, *MPJ*, p. 29.

¹⁶⁸ Carole David, *LMO*, p. 27.

la mort de l'enfant. Dans *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, le rôle rigide de père-pourvoyeur est aussi mis à mal. La morosité du quotidien professionnel et domestique de ce personnage masculin est manifeste :

L'après-midi
 les chiffres sur sa table de travail
 l'anéantissent
 il reste ce portefeuille
 qui le rend visible
 un premier rôle masculin
 auprès des femmes
 qu'il baise dans son auto
 quand il en a assez
 de conduire, de compter
 Parfois il traverse
 la ligne de partage des continents
 ne rentre pas souper
 Un jour, il sera un vrai mari¹⁶⁹

Le personnage masculin de ce poème n'est rien de plus qu'un « portefeuille » pour les femmes avec qui il a des relations sexuelles. Le « premier rôle masculin » se caractérise par des actions : baiser, conduire, compter. Anéanti par son travail, il mise sur les relations extraconjugales et la fuite du quotidien domestique (ne pas rentrer pour souper, ne pas être un vrai mari) pour s'animer quelque peu.

Comme le note Betty Friedan, la culture domestique en impose énormément aux femmes et engendre des idéaux de genre inflexibles. Elle produit une nouvelle définition de la « féminité », exigeante et difficile à atteindre. Pour une femme, être « féminine » est primordial, c'est la qualité la plus importante, une des seules qui importe. La féminité se caractérise entre autres par la capacité de prendre soin de son mari et de ses enfants, d'être jolie, d'entretenir la maison, la maintenir propre, belle, et accueillante. Surtout, il faut renoncer à avoir une carrière. Les femmes en viennent donc à investir pleinement la maison, elles réinvestissent les rituels domestiques transmis par les femmes de leurs familles. Sans surprise, la cuisine, l'espace féminin par

¹⁶⁹ Carole David, *MPJ*, p. 29.

excellence de la maison, est souvent évoquée dans les témoignages du quotidien domestique davidiens. Dans *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, la difficulté à s'exprimer reconduit le sujet féminin dans sa cuisine : « La défaite du langage nous ramène au lieu de naissance : l'obsédante cuisine¹⁷⁰. [...] »

Il s'agit d'un lieu d'une grande importance, ce n'est pas seulement là où l'on prépare les repas, c'est l'endroit où l'on naît en tant que femme. La voix du poème va jusqu'à revendiquer sa place dans la cuisine : « [...] qu'on me redonne ma cuisine, ma tête suspendue / mes billes de verre, que je puisse passer / du monde visible au monde invisible [...] »¹⁷¹. Ce passage est tiré du premier poème du recueil, « Se tenir debout et à voix haute », dans lequel il est question des allées-retour entre le quotidien et la pratique d'écriture poétique du sujet féminin. Le retour dans la cuisine, dans l'intimité, est souhaité. La maison serait ainsi le lieu « féminin » par excellence, les femmes seraient principalement intéressées aux relations intimes, à la famille, préféreraient graviter autour de la sphère intime ; « [l]a psyché féminine et son centre : la maison, les affaires du Cœur¹⁷² [...] », comme nous le rappelle la voix du poème. Le sujet du poème « En eau profonde » exprime son désespoir et son impuissance face aux attentes entretenues à l'endroit des femmes : « rien n'est venu / me délivrer de ce carcan, de ces images / qui se tiennent au plus profond de moi / qui refusent de s'éteindre / qui brûlent mes journées¹⁷³ / [...] » L'espoir d'être délivrée du fardeau de la vie domestique ne suffira pas, le rôle de mère-ménagère est un carcan, les images qui lui sont associées s'ancrent profondément dans son esprit et l'assujettissent. Toutefois, au travers de toute cette solitude et cette aliénation, les voix féminines des poèmes de David partagent des expériences, tissent des liens en arrivant à former une communauté de femmes qui attendent une délivrance qui ne semble pas venir. Cette attente engendre

¹⁷⁰ Carole David, *MPJ*, p. 74.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 10.

¹⁷² *Ibid.*, p. 17.

¹⁷³ Carole David, *LMO*, p. 18.

notamment des rêveries, des fantasmes, une volonté créatrice de transpercer le décor de leurs existences, de l'entamer d'une brèche que seul le poème peut creuser.

CHAPITRE III

LA COMMUNAUTÉ DES FEMMES : TRANSMISSION ET SOLIDARITÉ

*Car les femmes sont restées assises à l'intérieur
de leurs maisons pendant des millions
d'années, si bien qu'à présent les murs
mêmes sont imprégnés de leur force
créatrice.*

Virginia Woolf

De *Terroristes d'amour* (1986) à *Comment nous sommes nés* (2018), les femmes habitent les poèmes et la fiction de Carole David par le biais de nombreux personnages féminins et d'une vaste intertextualité. Cette dernière, présente dans la plupart de ses recueils de poèmes, permet de rendre compte de l'importance accordée aux écrivaines et aux artistes qui constituent une partie de ce que nous appellerons la communauté des femmes dans l'œuvre de la poète. Certes, Carole David cite des écrivains et s'adresse à eux, mais bien moins souvent qu'à leurs homologues féminines. Cette communauté de femmes constituée d'écrivaines, d'artistes et de plusieurs personnages et voix féminines est une constante dans son œuvre. Dans les recueils de notre corpus, le poème agit fréquemment comme témoin venu raconter le quotidien intime des femmes, mais aussi comme photographie, dans la mesure où il donne à voir la réalité cachée par les murs des bungalows dans lesquels elles jouent les rôles d'épouse et de ménagère.

Les mères qui peuplent ces poèmes sont souvent captives d'un idéal féminin façonné par le rêve américain. Toutefois, une communauté de femmes – qu'elles soient mères, amies, filles, poètes ou artistes – se constitue au fil des poèmes, suggérant qu'une autre forme de filiation existe, qu'il y a autre chose au-delà de la

microcommunauté, généralement vue comme aliénante, de la famille nucléaire. Cette communauté féminine brise l'image de la famille parfaite, heureuse, de toutes sortes de manières, et notamment par l'évocation de mères folles, étranges, malheureuses, comme ce personnage de poète qui observe ; « [...] une suite de poèmes / un agenda perpétuel / des enfants jetés à la mer / dimanche, lundi, mardi / le Petit Prince est mort / je leur dirai qu'il n'a pas pris ses vitamines¹⁷⁴ [...] » ou cette mère qui, en pensant à sa fille, « [...] s'en veut de l'avoir mise au monde¹⁷⁵. » Certes, sont représentées des mères, des épouses, mais elles sont chargées de violence, elles rêvent à la mort, elles sont devenues folles – elles ne correspondent en rien à la femme idéalisée par le patriarcat, à l'éternel féminin. Souvent, les voix poétiques des recueils à l'étude donnent à lire un témoignage de ces vies que l'on pourrait souhaiter cacher afin de ne pas déprécier l'idéal familial banlieusard. Carole David prête sa voix à des femmes qui, le plus souvent, ne sont pas prises en considération ; chose intéressante, elle le fait avec l'aide de plusieurs autres écrivaines. Plusieurs grandes « figures » féminines se côtoient : les saintes sont désacralisées, les femmes ordinaires sont louées et avec des artistes et des poètes, elles composent une communauté de femmes.

3.1 Les communautés de femmes en littérature

Dans *Communities of Women*, Nina Auerbach introduit le concept de communauté des femmes en littérature par le biais d'importantes figures mythologies : les Amazones et les Grées. Les Amazones, des femmes guerrières vivant entre elles, sont souvent convoquées pour parler de celles que l'on dit fortes, belliqueuses, indépendantes, etc. La mythologie voudrait qu'elles se soient coupé le sein droit pour pouvoir mieux tirer à l'arc. Quant au mythe des Grées, il raconte l'histoire des trois sœurs des

¹⁷⁴ Carole David, *LMO* p. 15.

¹⁷⁵ Carole David, *MPJ*, p. 34.

Gorgones, « [...] aveugles, vieilles aux cheveux blancs de naissance [qui] possédaient un seul œil et une seule dent qu'elles se prêtaient tour à tour¹⁷⁶. » Auerbach remarque :

[...] apparently it has never occurred to any one of the sister to keep the eye and run away. That is the hero's job. Perseus steals the eye, forcing them to reveal the whereabouts of their other triad of sisters [...] Sisterhood seems powerless against the hero's theft of the communal eye¹⁷⁷.

Ces communautés de femmes, composées de figures mythiques, ont été créées et racontées par des hommes, fait qui se manifeste dans la mesure où « both are communities of women without men, and, as such, they are seen immediately as mutilated : the only eye possessed by the Graie is that of sisterhood, and the Amazon's name defines the sphere of erotic and maternal softness they are barred from¹⁷⁸. » L'idée que les femmes ne peuvent vivre entre elles sans être considérées comme incomplètes et mutilées les place dans une situation de marginalisation, et en fait des parias. Les communautés formées par les Amazones et les Grées nous rappellent que « female self-sufficiency is not a postulate of this or that generation of feminists¹⁷⁹ [...] » ; au contraire, l'idée de ces femmes recluses entre elles habite l'imaginaire occidental depuis longtemps. Nous ne prétendons pas faire une étude exhaustive qui comparerait les communautés de personnages féminins conçues par des écrivains à celles créées par des écrivaines. Toutefois, nous remarquons que le plus souvent,

[l]ire la philosophie, la littérature, oblige à constater ceci : que le féminin en est ou bien absent, ou bien frappé d'anathème. Un homme qui se cultive apprend qu'il participe pleinement de l'humanité ; une femme, qu'elle en est exclue, sauf à se penser au neutre. Elle n'y accède donc qu'au prix d'une mutilation¹⁸⁰.

¹⁷⁶ Claude Lévi-Strauss, « De Grées ou de force ? », *L'homme*, vol. 163, n° 3, 2002, p. 7.

¹⁷⁷ Nina Auerbach, *Communities of Women : An Idea in Fiction*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1978, p. 1.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 4

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 6.

¹⁸⁰ Lori Saint-Martin, *Contre-Voix. Essais de critique au féminin*, Montréal, Nuit blanche éditeur, coll. « Essais critiques », 1997, p. 37.

Dans *Contre-voix, essais de critique au féminin*, Lori Saint-Martin aborde la question de l'écriture au féminin et mentionne des œuvres écrites par des femmes¹⁸¹ dans lesquelles on associe aux hommes un « pouvoir meurtrier¹⁸² » et aux femmes, un « pouvoir vivifiant¹⁸³ ». Il y est question du roman *Le désert mauve* de Nicole Brossard, qui suggère une communauté de personnages féminins qui partagent « complicité et une lumineuse tendresse¹⁸⁴ », tandis que le personnage masculin, « l'homme long » est sombre, destructeur et dangereux. Dans les exemples évoqués par Lori Saint-Martin, les communautés de femmes écrites par d'autres femmes ne sont pas « en manque » d'éléments masculins, bien au contraire. Dans une œuvre littéraire, une communauté de personnages féminins contribue à s'en prendre à la figure de la femme isolée qui vit « for and through men, attaining citizenship in the community of adulthood through masculine approval alone¹⁸⁵. » Ce même phénomène s'observe dans l'œuvre de Carole David. Malgré des références à des écrivains et la présence sporadique de personnages masculins, les voix d'un « je » poétique féminin et celles des personnages féminins occupent la plus grande place ; c'est de la vie des femmes qu'il est principalement question tout au long des poèmes de notre corpus.

3.2 Communauté des femmes chez Carole David

Dans les recueils à l'étude, se déploient deux types de communautés de femmes : les personnages féminins « ordinaires » et les figures littéraires (filiations et intertextualité). Dans *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles* et *La maison*

¹⁸¹ *Pierre ou la guerre du printemps 1981* de Marie-Claire Blais, *Triptyque lesbien* de Jovette Marchessault, *Les fous de Bassan* de Anne Hébert, et *Le désert mauve* de Nicole Brossard.

¹⁸² Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p. 50.

¹⁸³ *Ibid.*

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ Nina Auerbach, *op. cit.*, p. 5.

d'*Ophélie*, la communauté des femmes est composée de mères, d'épouses, d'une enseignante et d'écrivaines qui appartiennent à des réalités en apparences éloignées l'une de l'autre : l'espace domestique du bungalow nord-américain, celui des responsabilités ménagères et familiales dont elles sont captives, et l'imaginaire tragique des grandes poètes-artistes (Anne Sexton, Sylvia Plath, Unica Zürn, Joyce Mansour, etc.) Ces « pieuses domestiques » sont toutes des femmes au destin sombre ; qu'il s'agisse d'Unica Zürn, artiste et écrivaine allemande et dépressive qui termine ses jours en se défenestrant, Jean Seberg, actrice américaine retrouvée morte d'une surdose de barbituriques et d'un coma éthylique dans sa voiture, de Camille Claudel, sculptrice française morte seule dans un asile psychiatrique, ou de toutes les saintes et martyres déjà mentionnées.

3.2.1 Aller à la rencontre d'autres femmes

Dans *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* et *La maison d'Ophélie*, en plus des personnages féminins, des citations et des références à des écrivaines enrichissent cette communauté. L'intertextualité confère nécessairement un sens à ce qui fait cette communauté, à ce qui permet de lui appartenir. L'idée de la communauté n'est pas spontanément évoquée lorsque l'on pense à des femmes à la maison. On pense surtout à ces femmes isolées dans leurs bungalows, ces « 'child-centered' » environnements, [dans lesquels les] suburban women often suffered from a sense of dislocation and purposelessness, even as the culture at large was celebrating them as the central symbols in a new cult of domesticity¹⁸⁶. » Lorsqu'il est question des mères au foyer de la banlieue, il peut être difficile de se tenir loin de cette image préconçue de la femme complètement isolée qui, toute la journée, attend que les membres de sa

¹⁸⁶ Robert Beuka, *SuburbiaNation : Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American fiction and film*, New York, Palgrave MacMillan, coll. « Media & Cultural Studies », 2004, p. 151.

famille reviennent de l'école et du travail pour pouvoir enfin discuter avec quelqu'un. En effet,

[...] suburban women are usually presented as the innocent, passive victims of a built environment. [...] Thus, suburban women should be viewed as active and strategizing people able to alter their sociospatial relations and create neighborhood support networks to better meet their needs and those of their families¹⁸⁷.

Certes, dans *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, l'isolement et la folie qu'il peut engendrer atteignent les personnages féminins, mais il est également possible de lire une volonté d'entrer en relation avec les autres. Les personnages féminins suggèrent une riposte, une contrepartie au mode de vie de la famille banlieusarde. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une communauté fermée, elles partagent leur quotidien avec des hommes et des enfants, mais elles sont surtout porteuses d'un vécu qui leur est propre, d'une expérience de la quotidienneté nord-américaine dont elles seules peuvent témoigner. Il s'agit d'une vie configurée selon les rituels de la société de consommation du 20^e siècle et le rôle strict prescrit pour les ménagères de cette Amérique qui découvre un nouveau mode de vie après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Toutefois, l'aspect communautaire de la poésie de Carole David confère une dimension sensible à ce vécu qui, en apparence, semble hostile à toute forme de manifestation.

Quelque chose d'autre hante les lieux et les personnages de ces poèmes : une volonté commune de briser les objets domestiques qui caractérisent cette réalité quotidienne produite à la chaîne dans laquelle ces femmes meurent à petit feu. Est développé un réseau de résistance composé, d'une part, d'une filiation littéraire pleinement assumée, de l'autre, d'une compassion sincère à l'endroit de ces femmes invisibilisées. Les poèmes agissent comme un acte de solidarité envers toutes celles qui contribueront,

¹⁸⁷ Kim V. L. England, « Changing Suburbs, Changing Women : Geographic Perspectives on Suburban Women and Suburbanization », *Frontiers : A Journal of Women Studies*, vol. 14, n°1, 1993, p. 24.

volontairement ou non, à la destitution de la figure de la mère idéale construite par le patriarcat. Dans des moments de grand désespoir, les figures féminines des poèmes de David font appel à d'autres femmes ;

[...]et le temps me presse
pour consigner chacune de mes volontés
chacun de mes gestes
dans un testament
que personne ne lira
sauf la mère inconnue
immolée sur la place Jacques-Cartier
devant plusieurs spectateurs
immobiles
ou la poète asphyxiée dans son garage
assise bien tranquille
dans sa Mustang rouge
Elles sont en haut
et me regardent

J'entends leurs voix
elles parlent de purification
de séparation de corps et de biens
de divorce à l'amiable¹⁸⁸
[...]

La voix de ce poème est esseulée, consciente que personne ne s'intéresse à son existence, sauf deux femmes : « la mère inconnue » et la « poète asphyxiée ». Elles s'adressent à elle, la regardent, et malgré leurs vies rendues tragiques par l'anonymat, la solitude, l'asphyxie, elles forment une communauté, font preuve de solidarité l'une à l'endroit de l'autre. Le « je » lyrique se dépêche tout de même à « consigner » ses volontés dans un testament, manière de s'adonner à une forme d'écriture. Son lectorat, formé de femmes ordinaires (« la mère inconnue ») et d'artistes (« la poète asphyxiée »), est exclusivement féminin. Même si les deux femmes semblent être mortes, elles voient le « je » du poème, qui entend « leurs voix » ; elles sont donc, à un autre niveau, vivantes et vivifiantes.

¹⁸⁸ Carole David, *LMO*, p. 19.

Nous supposons que la mère inconnue immolée sur la place Jacques-Cartier est Huguette Gaulin, poète québécoise décédée en 1972. D'ailleurs, dans un article qui lui est consacré dans *Le Devoir* du 13 février 2016, Carole David écrit :

La poète n'a que 27 ans quand elle s'immole par le feu. À partir de ce geste, on fait d'elle un personnage public. Quelques mois auparavant, elle a quitté mari et banlieue, habite seule avec son fils un modeste logement du Plateau-Mont-Royal. En consultant son carnet de notes, demeuré jusqu'à aujourd'hui inédit, elle écrit, parlant de ce temps vécu : « Elle frémit à voir son visage joliment découpé d'entre les appareils électriques de la cuisine. »

Ce portrait est celui d'une femme qui manifestement se sent à l'étroit dans son rôle d'épouse et de ménagère. Vie et poésie semblent être imbriquées dans ce quotidien porté par une grande colère. Entre « je » et « elle », ce moi soumis aux déchirures définit dans ses multiples images l'identité de cette jeune femme qui se pense en rupture avec son monde.¹⁸⁹

Dans cet article écrit en hommage à une jeune poète, Carole David aborde des questions qui sont diffuses dans son œuvre, dont la vie familiale, et la difficulté d'arrimer le rôle d'écrivaine à ceux d'épouse et de ménagère. Cette difficulté s'exprime dans *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles* au moyen du sujet féminin, une poète, enseignante et traductrice. À plusieurs reprises, elle remet en question son droit de s'exprimer, la légitimité de sa parole. La venue à l'écriture est chose interdite, difficile : « [...] ma bouche crache, râle, mes poèmes sont rares et laids¹⁹⁰ [...] ». L'écriture est ardue, accompagnée par la colère (cracher, râler), ce qui fait en sorte que les poèmes sont non conformes, « rares et laids ». La poète se questionne ; « [...] Ai-je écrit trop haut ou trop bas ? / Ai-je imité la voix de mes maîtres¹⁹¹ ? » Le questionnement sur la légitimité de la prise de parole poétique s'accompagne d'un sentiment d'imposture. En se demandant si elle imite la voix de ses maîtres, la poète de « Se tenir debout (et à voix

¹⁸⁹ Carole David, « Huguette Gaulin, Sœur de feu », *Le Devoir*, Montréal, 13 février 2016, article consulté en ligne le 12 décembre 2019 : [<https://www.ledevoir.com/lire/462782/point-final-huguette-gaulin-soeur-de-feu>]

¹⁹⁰ Carole David, *MPJ*, p. 9.

¹⁹¹ *Ibid.*

haute) » questionne la recevabilité de sa pratique d'écriture, d'abord en se demandant si elle plagie et ensuite en se plaçant en situation d'infériorité face à ses « maîtres ».

3.2.2 Les figures féminines

La communauté des femmes que mettent en scène les recueils à l'étude comprend des artistes, écrivaines et personnages historiques ainsi que des figures mythiques et littéraires. L'une des figures mythiques importantes de notre corpus est Ophélie. Dans ses représentations canoniques, dérivées du personnage shakespearien, elle est devenue folle par chagrin d'amour, « porteuse d'une tristesse innée [...] l'incarnation même de la jeune fille mal armée pour affronter les difficultés de la vie [...] »¹⁹² » et met fin à ses jours en s'enlevant la vie par noyade. On dira d'Ophélie qu'elle était appelée par l'eau, élément qui avait une véritable emprise sur elle. L'appel de la femme aliénée vers une source d'eau est évoqué dans le poème « En eau profonde », d'abord dans son titre et aussi dans une de ses strophes : « Oh ! mon Dieu ! / faites que je me perde / dans le tourbillon de la baignoire / que je devienne sirène / Je veux remonter / les fleuves, les rivières / plonger dans les cascades / marcher sur l'eau¹⁹³ [...] ». L'Ophélie davidienne est également devenue folle, submergée par le quotidien domestique, dans lequel elle finira par se noyer. L'aliénation des mères-épouses à la maison est au cœur de ce recueil et la figure d'Ophélie est toute indiquée pour illustrer ce désœuvrement, qui est l'« objet de tous les désirs sauf du sien. L'égarement mental dans lequel elle tombe constitue au fond l'aboutissement dramatique le plus logique

¹⁹² Jeanne Turcotte, « *Ophélie* ou la tristesse faite adolescente », *Québec français*, n° 107, automne 1997, p. 78.

¹⁹³ Carole David, *LMO*, p. 14.

qui soit d'un personnage qui ne s'appartient pas[...]»¹⁹⁴.

Dans *La maison d'Ophélie* comme dans *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, Carole David exploite des icônes, les trafique en les désacralisant ou en les mettant à mal. Même les fins heureuses des contes de fées sont mises en doute :

Dans ce quartier, les femmes-fourrures ramassent
des fruits qui pourrissent dans leurs poches,
alcool de poissons et de verdure, odeur de loutre
à la commissure des lèvres.
Minuit, pleine de rage, je parcours les allées du marché.
Il n'y a ni carrosse, ni citrouille, ni cow-boys
sur leurs grands chevaux pour me redonner vie
[...].¹⁹⁵

Personne ne peut sauver la voix de ce poème de la pourriture, de l'étrangeté du quartier évoqué. Elle part à la recherche de ce qui pourrait lui « redonner vie » mais se bute au constat de sa solitude face à la mort. L'évocation du coup de minuit, du carrosse et de la citrouille est une allusion claire au conte classique de Cendrillon. Toutefois, ici, aucun prince charmant pour venir à la rescousse de la voix du poème. Dans « En eau profonde », la mention de contes contribue à consolider l'effet d'étrangeté et d'angoisse. Dans l'avant-dernière strophe, la voix de ce long poème, confrontée à la mort, suggère une stratégie pour l'éviter : « [...] je souhaite laisser de petites pierres / en guise de monument / je fais comme le Petit Poucet / je révise mes contes de fées / cherche les sorcières/qui ont bon caractère / mon cercueil est de verre / couchée, je vois la lune / descendre sur moi¹⁹⁶ [...] » Le Petit Poucet utilise des cailloux pour retrouver son chemin en forêt pour rentrer sain et sauf à la maison ; toutefois, la voix du poème termine dans un cercueil de verre (comme Blanche Neige)

¹⁹⁴ Anne Cousseau, « Ophélie : histoire d'un mythe de fin de siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 101, n° 1, 2001, p. 110.

¹⁹⁵ Carole David, *MPJ*, p. 39.

¹⁹⁶ Carole David, *LMO*, p. 22.

et rien ne semble pouvoir la sauver ; la lune descendant sur elle suggère le temps qui passe et la durée de son confinement dans le cercueil. Ainsi, les éléments qui sont normalement utilisés pour assurer la survie des personnages de contes de fées ou du moins les fins heureuses de ceux-ci ne sont d'aucune utilité pour les personnages davidiens. Ce sont les membres de la communauté des femmes qui sauvent les voix féminines en péril.

Comme mentionné au chapitre précédent, les femmes nord-américaines sont submergées par des images de femmes parfaites et heureuses. La ménagère de banlieue est devenue l'icône du bonheur et de l'épanouissement pour les femmes blanches nord-américaines. Dans plusieurs de ses poèmes, Carole David procède à une sanctification exagérée, puis à une désacralisation de ces icônes : « [...] aujourd'hui les saintes se percent le nombril / pour expier les péchés des hommes¹⁹⁷ [...] », affirme la voix d'« En eau profonde ». Pour destituer ces archétypes sacrés, David les agence avec des éléments de la vie ordinaire, comme dans ce poème de *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles* où une mère au « corps lacéré dans son maillot de bain Jantzen, s'allonge avec ses yeux de chat. Encore le gazon, lit d'épines, celui d'une sainte qui avorte sous le balcon sans reconnaître son enfant¹⁹⁸. » Le corps lacéré de la sainte allongée sur un lit d'épines ne va pas sans rappeler le Christ avec sa couronne d'épines et les martyrs religieux, qui reviennent à plusieurs reprises dans ce recueil. Cette femme, une sainte, avorte et ne reconnaît pas son enfant, s'éloignant ainsi de l'idéal maternel et religieux. Les mères des poèmes de notre corpus ont peu en commun avec l'image de la parfaite mère saine et bienveillante. Lorsqu'elles pensent à la mort, elles se disent qu'

[e]lles n'auront plus besoin
de fermer les fenêtres
pour crier après leurs enfants

¹⁹⁷ Carole David, *LMO*, p. 17.

¹⁹⁸ Carole David, *MPJ*, p. 30.

Au cimetière
rien ne signale leur existence
pas même un monument
elles sont comme les poupons
morts-nés, abandonnés
sans avoir atteint l'âge de raison¹⁹⁹.

Ces femmes qui souhaitent pouvoir crier « après leurs enfants » sans être entendues ternissent la figure figée de la mère de famille qui veille à l'harmonie et à la bonne entente de son clan. L'idée que rien ne signale leur existence au cimetière engendre un effet d'anonymat ; la mère est représentée comme une personne oubliée, banale, sans importance. La femme devenue mère « sans avoir atteint l'âge de raison » rappelle l'infantilisation des ménagères, l'inachèvement de ces vies entièrement consacrées à la famille et à la vie domestique. Betty Friedan croit que cette infantilisation « [...] ne relève pas d'une question sexuelle mais d'une question d'identité, conditionnée par la mystique de la femme : elle échappe au problème en évitant de grandir²⁰⁰. » La ménagère évite-t-elle vraiment de grandir ou le mode de vie qui lui est pratiquement imposé la maintient-il dans un statut de subordonnée ? Carole David pencherait sans doute vers la seconde réponse.

3.2.3 Écriture et vie domestique : transmission des savoirs « féminins »

L'engouement pour la vie à la maison fait en sorte que les ménagères y passent presque toute leur vie. C'est ainsi qu'elles développent des habitudes et des méthodes de travail et qu'elles acquièrent différents types de savoirs en lien avec l'entretien de la maison et ce qui s'y rattache. Ces connaissances se transmettent de mères en filles, sous forme de conseils prodigués à une amie ou à une voisine, de « trucs de grand-mère »

¹⁹⁹ Carole David, *LMO*, p. 20.

²⁰⁰ Betty Friedan, *La femme mystifiée I*, traduit de l'américain par Yvette Roudy, Paris, Éditions Gonthier, coll. « Femmes », 1964, p. 82.

passés de génération en génération. Il peut être difficile de qualifier ces connaissances de « féminines » sans tomber dans le panneau d'un essentialisme qui encourage les femmes à n'être que des mères et des ménagères. Certes, la maison est le lieu principal de reproduction du rapport de domination des hommes sur les femmes, mais il s'agit aussi d'un espace qu'elles ont investi pleinement. À ce propos, Romines affirme l'importance de reconnaître que la vie domestique des femmes représente beaucoup plus qu'un simple symptôme du patriarcat : « housekeeping is not only the unspoken, unvalued routine by which a patriarchal regime is maintained. It is also the center and vehicle of a culture invented by women, a complex and continuing process of female domestic art²⁰¹. » La poésie de Carole David reconnaît et met en valeur cette double polarité.

La routine dont parle Romines est ce qui confère une certaine unicité à la vie de chaque ménagère, une couleur qui lui est propre. Bien que l'on puisse attribuer en partie à cette routine le maintien du patriarcat, les ménagères ont pu investir pleinement l'espace domestique et le modeler en détail. Ce que nous appelons les « arts ménagers » et le « savoir-faire féminin » sont en fait des connaissances que les femmes se transmettent entre elles, les gestes qu'elles posent parfois sans trop savoir pourquoi ou qu'elles posent si souvent qu'elles n'y pensent tout simplement plus. Ces gestes deviennent des rituels, tant ils sont profondément ancrés dans le quotidien des ménagères. Ils contribuent à la force des liens à l'intérieur de la communauté des femmes dans la mesure où « [...] même lorsqu'il[s] s'exerce[nt] de manière individuelle et dans le secret, se réfère[nt] ainsi à un scénario collectif, reconnu par une communauté interprétative²⁰² ». Dans le cas des rituels domestiques, la communauté interprétative serait celle des ménagères qui se transmettent des savoirs et qui répètent des gestes consacrés. La vie

²⁰¹ Ann Romines, *The Home Plot: Women, Writing & Domestic Ritual*, Amherst (MA), The University of Massachusetts Press, 1992, p. 14.

²⁰² Myriam Watthée, *Littérature et ritualité : Enjeux du rite dans la littérature française contemporaine*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2010, p.6.

domestique est chargée d'aspects rituels et sacrés dans la mesure où elle se compose des éléments principaux définissant la ritualité, c'est-à-dire : « regular recurrence, symbolic value, emotional meaning and (usually) a “ dramatic ” group-making quality²⁰³. » Chez Carole David, l'aspect rituel du quotidien domestique paraît dans plusieurs poèmes. Dans notre corpus, la ritualité domestique est principalement traduite par la prédilection de la poète pour une forme poétique qui privilégie la répétition, la nomenclature des objets de consommation du quotidien et la description de moments récurrents qui prennent l'apparence de rituels. Ces éléments créent un effet de lyrisme qui contribue à ancrer la communauté des femmes. Par la présence d'éléments religieux et les poèmes construits à la manière de prières et d'incantations, la poète confère aux gestes quotidiens « l'ampleur des rites sacrés²⁰⁴ ».

Dans « Les poètes boivent des martinis, pour saluer Sylvia Plath et Anne Sexton », la voix du poème se dit « subjuguée par leur maîtrise des mots et de l'art ménager²⁰⁵ », comme si, pour elle, l'écriture et les tâches du quotidien avaient la même importance ou bien que la frontière entre les deux actions fût poreuse. À un autre moment dans *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, des liens entre la poésie et les arts ménagers sont faits :

Nous avons abandonné l'impression par aiguilles. La couture a beau être une arme blanche efficace, elle ne peut pallier la broderie des vers de circonstance. Qui a dit que la poésie était un parfum vaporisé sur les taches de vin ou de sperme ? Que ceux qui n'ont jamais donné leur corps contre une fausse biographie d'eux-mêmes nous fassent la leçon²⁰⁶.

²⁰³ Anne Romines, *op. cit.*, p. 12.

²⁰⁴ Marie Parent, « Risquer la noyade dans La maison d'Ophélie », Le bungalow show, En ligne sur le site de Pop en stock, 29 novembre 2012, article consulté le 04/05/2020, [<http://popenstock.ca/dossier/article/risquer-la-noyade-dans-la-maison-dophelie>]

²⁰⁵ Carole David, *MPJ*, p. 29.

²⁰⁶ Carole David, *MPJ*, p. 71.

Carole David établit un dialogue entre vie domestique et écriture. La distinction entre la broderie, la couture et la poésie n'est pas nette. La couture est décrite comme une arme, elle lui confère une certaine puissance. Ensuite, c'est la poésie qui est comparée à un « truc de grand-mère » pour faire disparaître des taches.

Comme mentionné préalablement, la question de la difficulté d'arrimer l'écriture au quotidien domestique est fréquemment abordée chez Carole David. Les voix de celles qui sont à la fois poètes et mères, qui semblent être devenues folles, composent avec « des envies suicidaires²⁰⁷ », passent aux aveux : « [...] je l'avoue aujourd'hui / dans des mots indispensables / à vocation domestique / des mots étranges, vidés de leur chair / je n'ai pas de vie privée²⁰⁸ [...] ». Des liens entre la vie domestique et l'écriture permettent de questionner cette relation, et il arrive que la frontière entre écriture et quotidien domestique se brouille, comme dans ce poème de *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* : « [...] qu'on me redonne ma cuisine, ma tête suspendue / mes billes de verre, que je puisse passer / du monde visible au monde invisible, / déposer ma langue sur un crochet, / crier enfin : « Je suis rentrée à la maison²⁰⁹ ! » » L'idée de déposer la langue sur un crochet en arrivant à la maison rappelle le passage entre son rôle de mère-ménagère et celui d'écrivaine ; la voix du poème se soustrait au monde extérieur, effectue un retour dans la « prison » domestique. Le souhait de la voix du poème qu'on lui redonne sa cuisine et qu'elle puisse « déposer » sa langue, suggère cette opposition entre l'écriture et le quotidien domestique. D'autres écrivaines ont questionné la relation entre le quotidien domestique et l'écriture. Longtemps, l'idée selon laquelle la vie intellectuelle entraînait en conflit avec les tâches de la mère-épouse a empêché des femmes d'écrire : « [l]a non-maternité était pour nos aïeules une condition

²⁰⁷ Carole David, *LMO*, p. 13.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 49.

²⁰⁹ Carole David, *MPJ*, p. 9-10.

d'accès à l'écriture : célibataires, veuves, voire religieuses, les grandes écrivaines du passé étaient très rarement des mères²¹⁰. »

Les œuvres et travaux proposant des réflexions sur les liens entre la maternité et l'écriture évoquent souvent la difficulté rencontrée par les mères-créatrices de surpasser l'exigence du « silence maternel²¹¹ » qui est le résultat des attentes entretenues à leur égard. Dans un article étudiant la question de la maternité dans l'écriture des femmes au Québec, Lori Saint-Martin parle de « l'opposition procréation-crédation sur laquelle repose tout un système de valeurs défavorable aux femmes²¹² ». Cette opposition s'appuie sur la tenace division genrée nature-culture, « corporel-spirituel²¹³ » qui suggère que la vie des idées est réservée aux hommes tandis que le quotidien domestique et tous ses rituels doit appartenir aux femmes, aux mères plus particulièrement. Chez Carole David, il est abondamment question de l'opposition vie domestique – écriture et des obstacles qu'affrontent les mères au foyer, mais la poète cherche à aller plus loin. Et, en effet, cette opposition est au cœur du propos des recueils de notre corpus. Il est possible d'être mère, d'être ménagère et en même temps, écrivaine. Carole David est donc à la recherche de figures littéraires qui représentent une conciliation féconde de ces différentes identités de la féminité nord-américaine de la première moitié du 20^e siècle. Or, peu d'écrivaines ont témoigné de cette condition avec autant d'acuité que Sylvia Plath, particulièrement dans la dimension diaristique de son œuvre. Dans son journal, Sylvia Plath évoque la difficulté qu'elle éprouve à conjuguer l'écriture, la vie intellectuelle et la vie domestique :

Je commençais à craindre d'être en train de me laisser joyeusement aller à mon sens pratique et terre à terre. Au lieu d'étudier Locke, par exemple, ou d'écrire, je vais faire

²¹⁰ *Ibid.*, p. 116.

²¹¹ Marie-Noëlle Huet, « Maternité, identité, écriture : discours des mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, août 2018, p. 2.

²¹² Lori Saint-Martin, « Le corps et la fiction à réinventer : métamorphoses de la maternité dans l'écriture des femmes au Québec », *Recherches féministes*, volume 7, n° 2, 1994, p. 117.

²¹³ *Ibid.*, p. 118.

un gâteau aux pommes, ou étudier *Les Joies de la cuisine*, que je lis comme un roman remarquable. Et je me disais, holà, attention, tu vas te réfugier dans le domestique et suffoquer en tombant la tête première dans un bol de pâte à biscuits. Et puis je viens d'ouvrir le merveilleux *Journal* de Virginia Woolf que j'ai acheté samedi avec Ted, en même temps que toute une série de ses romans. Et lorsqu'elle est déprimée par des refus de Harper's (incroyable ! j'ai peine à croire que même les Très Grands se voient refusés eux aussi!), elle réagit en nettoyant sa cuisine. Et prépare du haddock et des saucisses. Elle est merveilleuse. J'ai un peu le sentiment que ma vie est liée à la sienne²¹⁴.

Pour Sylvia Plath, le domestique est perçu comme un refuge potentiel dont il faut tout de même savoir se méfier pour pouvoir être en mesure d'en sortir et de se remettre à l'écriture et à la lecture d'ouvrages exigeants. L'idée de laisser le quotidien domestique prendre une place trop importante dans sa vie est anxiogène pour l'écrivaine, bien qu'elle puisse en parler avec une touche d'humour dans ce passage de son journal (« suffoquer en tombant la tête première dans un bol de pâte à biscuits »). Elle se rassure en se rappelant qu'une grande écrivaine comme Virginia Woolf trouvait elle aussi du réconfort dans les tâches du quotidien domestique.

3.2.4 La filiation, écrire *avec* d'autres femmes

Comme pour Sylvia Plath qui sent sa vie « liée » à celle de Virginia Woolf, une écrivaine qu'elle admire. Carole David s'inscrit en filiation avec d'autres écrivaines. Dans « Journal d'une fiction », elle commente le travail d'écriture de *Terroristes d'amour*, recueil publié en 1986, : « [a]u commencement se pose le choix de la forme et du sens. Comme une longue traversée des mots, du corps, déjà effectuée par l'entremise de la lecture. Ainsi, j'ai vécu ma mère, j'ai retrouvé celle en qui la langue maternelle peut advenir²¹⁵. » Pour la poète, l'écriture est nécessairement précédée par la

²¹⁴ Sylvia Plath, *Œuvres : poèmes, nouvelles, romans, contes, essais, journaux*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2011, p. 1003.

²¹⁵ Carole David, *Terroristes d'amour* suivi de *Journal d'une fiction*, Montréal, VLB éditeur, 1986, p. 75.

lecture ; c'est ainsi que la « longue traversée des mots » peut advenir. La lecture est vitale, elle transforme puisqu'elle permet une « traversée des mots, du corps ». Pour Julia Kristeva, « le texte est toujours au croisement d'autres textes, tout texte se construit comme une mosaïque de citations et tout texte est absorption et transformation d'un autre texte.²¹⁶ » Ainsi, nous écrivons toujours sous influence, avec d'autres personnes. Les figures féminines se côtoient bien qu'elles appartiennent à des univers différents.

La poète de « Se tenir debout (et à voix haute) » assume une filiation de femmes qui influence sa pratique d'écriture : « Je suis sur une ligne partagée avec les icônes /qui crient derrière ma gorge : Ann, Amelia, / Emily, Jeanne d'Arc et la Thérèse extatique, / tant de visions récitées par mes chevilles maigres, mes pieds longs et plats comme la Belgique²¹⁷ [...] » Ces femmes qui crient derrière sa gorge rappellent qu'en plus de l'intertextualité mentionnée plus haut, le partage de sa voix avec des femmes et des Saintes, signifie une volonté de parler « avec » d'autres. Pour Catherine Cyr, « [t]out texte se trame en territoire occupé, porte les marques, les traces d'écritures antérieures, que celles-ci se profilent, pour l'auteur comme pour le lecteur, à la lisière du perceptible, de façon brumeuse, ou qu'elles s'affichent avec éclat²¹⁸. » L'idée du territoire occupé portant des traces plus ou moins visibles d'autres écritures correspond bien à la conception barthésienne de l'intertextualité selon laquelle elle « ne se réduit évidemment pas à un problème de sources ou d'influences ; l'intertexte est un champ général de formules anonymes, dont l'origine est rarement repérable, de citations

²¹⁶ Julia Kristeva, *Séméiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, Points, coll. « Essais », 2017 [1969], p. 145.

²¹⁷ Carole David, *MPJ*, p. 9.

²¹⁸ Catherine Cyr, *Imaginaires du féminin chez Dominick Parenteau-Lebeuf et résonances interdiscursives dans l'élaboration du texte dramatique Les dormantes*, thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2012, p. 14.

inconscientes ou automatiques, données sans guillemets²¹⁹. » Il en va de même pour Carole David, qui choisit parfois d'annoncer clairement à qui elle fait référence en nommant des noms ou qui préfère à d'autres moments des allusions subtiles qui demandent une lecture plus attentive.

Dans *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, l'intertextualité est récurrente et apparaît sous plusieurs formes. Les dédicaces et les épigraphes sont présentes tout au long du recueil. La première suite, les « pieuses domestiques », est composée de treize poèmes dédiés à des femmes artistes/écrivaines/saintes. En plus de leur être dédiés, les poèmes parlent de la vie de ces femmes. Par exemple, le premier poème est à propos d'« UNICA ZÜRN / Maîtresse des anagrammes », une écrivaine surréaliste allemande. La voix du poème s'adresse à elle, parle de sa vie : « ces hallucinations dévotes auxquelles / tu es soumise quotidiennement / jusqu'à la défenestration dans le fracas²²⁰ [...] ». Il en va de même pour - « SAINTE LUCIE / Voyante et guérisseuse », une martyre vierge qui est la patronne des malvoyant.e.s « superstitieux ; comme toi je me suis arraché / les yeux et les ai jetés à la mer, en vain ; [...] ». Carole David s'inscrit en filiation avec Plath et Sexton et les salue dans « Les poètes boivent des martinis ». La voix du poème imagine les deux poètes en train de se demander « s'il faut être hantées par la vaisselle et les draps / pour écrire des poèmes dans lesquels les objets volent /entre vers et prose atterrissent sur les murs²²¹ [...] ». Elle admet être « émue » « devant leurs voix » et termine sur une note positive : « Je n'ouvrirai pas le gaz de la cuisinière »²²². La voix du poème accepte donc de se placer en filiation avec Sexton et Plath, d'admirer leur maîtrise de la langue et de la poésie, mais tient à spécifier qu'elle n'a pas l'intention d'ouvrir le gaz de la cuisinière

²¹⁹ Roland Barthes, « Théorie du texte », cité dans Tiphaine Samoyault, *L'intertextualité, Mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2014, [2001], p. 15.

²²⁰ Carole David, *MPJ*, p. 13.

²²¹ *Ibid.*, p. 29.

²²² *Ibid.*

et de se suicider comme Plath, ni comme Sexton.

Toujours dans *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, la suite « Trois jours de pèlerinage » comporte quatre poètes dans lesquels il est question d'Alda Merini, une poète italienne. Dans ces poèmes, la voix féminine assume pleinement une filiation avec la poète : « Au loin les panneaux lumineux orientent mon sommeil ; / reliée par un tube à l'existence, je respire / sur les vers d'Alda Merini, son jardin est le mien, / sa réclusion, ma joie²²³. » La liaison par un tube confère un aspect étrange mais intense à la filiation entre ces femmes. L'existence même, la respiration, l'idée qu'elles partagent réclusion et joie avec tant de proximité suggère l'importance de ce lien. Un autre poème suggère que la voix du poème est sous la tutelle d'Alda Merini, « [...] le matin, avant de me mettre à table, / je demande à Alda si mon corps / est à la hauteur de la poésie, elle me répond : // *Je voulais être diaphane, douce et pâle, peut-être / était-ce là le piège*²²⁴. » La poète ne répond pas à la question de la voix poétique, comme si elle refusait d'être considérée comme supérieure à son apprentie. Un autre poème est pris en charge par la voix poétique du personnage de traductrice, qui raconte ; « Je me remets à la traduction, vingt cents le mot / pour la poésie. Alda me sourit et me protège, / l'esprit de la langue m'a abandonnée²²⁵. » La poète est reconfortante pour son apprentie, la protège lorsqu'elle manque de recours. Carole David assume pleinement le fait d'écrire *avec* d'autres écrivaines et comme ici, de se mettre sous leur protection. Elle cite des passages de Sylvia Plath qui, elle aussi, parle des lectures qui l'inspirent, comme le montre bien cet autre extrait de son journal :

J'ai toujours eu l'idée mystique que si je lisais Woolf et Lawrence (pourquoi ces deux-là ? Leur vision est différente mais si proche de la mienne), je serais piquée, stimulée pour produire une œuvre [...]. Il faut que j'accepte d'apprendre de ces deux-là. De Lawrence, pour la richesse de la passion physique - champs où s'exercent des forces - et pour la présence réelle, pleine de sève, des feuilles et de la terre, des animaux, du

²²³ *Ibid.*, p. 40.

²²⁴ *Ibid.*, p. 42.

²²⁵ *Ibid.*, p. 43.

temps qu'il fait. Et de Woolf, pour cette *luminosité* névrotique et asexuée - sa manière de saisir les objets, chaises, tables, silhouettes au coin de la rue, et de leur infuser un éclat - miroitement du plume de la vie. Je ne saurais copier ni l'un ni l'autre. Mais Dieu seul sait quel ton je vais parvenir à trouver²²⁶.

Toute comme Sylvia Plath, Carole David, reconnaît que pour que l'écriture soit possible, il est nécessaire de lire, de se nourrir d'autres textes. Dans les recueils de notre corpus, redisons-le, ces textes sont surtout le fait des écrivaines.

3.2.5 La prise de parole, écrire *pour* d'autres femmes

« The housewife's voice may seem a contradiction in terms, because she is often ridiculed as unable to think or speak for herself²²⁷ », écrit Elizabeth A. Wheeler. Carole David n'adopte pas une posture de sauveteuse pour celles qui n'arrivent supposément pas à « penser ou à parler pour elles-mêmes²²⁸ » mais choisit plutôt de parler de la vie de ces femmes « ordinaires ». La constante vacillation entre mères folles et mères exemplaires, entre univers sombre et confort du foyer est présente dans les deux recueils à l'étude. Toujours, il est question de mères ménagères, de femmes au quotidien « ordinaire » qui n'intéresse que très peu de gens. Les poèmes leur donnent la parole. Voici pourquoi la filiation littéraire développée dans la suite « Les pieuses domestiques » est si nécessaire : la communauté de femmes artistes réunies dans ces poèmes constitue la possibilité d'un acte de résistance qui appelle à désertir la « prison des femmes ». En plus de la communauté des femmes, l'écriture comme geste politique permet d'atteindre une forme de libération. Lori Saint-Martin écrit :

J'écris donc, je pense et je parle entre une femme imaginaire et une femme réelle mais perdue à jamais. Ni l'une ni l'autre n'a écrit. Toute femme qui veut

²²⁶ Sylvia Plath, *op. cit.*, p. 250-251.

²²⁷ Elizabeth A. Wheeler, *Uncontained : Urban Fiction in Postwar America*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 2001, p. 6.

²²⁸ Traduction libre de la citation d'Elizabeth A. Wheeler.

créer doit chercher sa voie, entre les filles trop sages, qui vivent et enfantent
et meurent sans laisser de traces, et les filles trop folles qui se brûlent ou se
noient, sans en laisser davantage²²⁹

Dans *La maison d'Ophélie*, l'écriture est présentée comme une action salutaire ; le recueil commence par ce constat : « Me voilà / avec pour seule fuite des poèmes / qui s'écrivent entre deux phrases / à peine nées / à peine construites / apparaissant, disparaissant / au gré des effusions / des envies suicidaires²³⁰ [...] ». Il s'agit d'une démarche salvatrice, comme la seule possibilité de se sortir du carcan de la vie domestique, ainsi que l'affirme la voix féminine dans les vers cités ci-haut. L'écriture est une manière de se sortir soi-même de la « prison des femmes », mais elle permet également de contribuer à libérer les autres femmes.

Comme l'écriture n'est pas possible pour toutes, Carole David se donne comme devoir d'écrire pour les femmes qui n'ont pas cette possibilité. Elle ne le fait toutefois pas dans un esprit maternaliste ; elle ne prétend pas les sauver et ne les regarde pas avec pitié. Elle s'en inspire, trouve que la cuisine est « obsédante²³¹ » et une « source inépuisable d'inspiration²³² ». Elle écoute pour mieux témoigner de leurs vies. Elle entend des « appels au secours » et prête sa voix à toutes ces « pieuses domestiques » qui peuplent sa poésie, comme le montre bien cette strophe :

Me voilà
au milieu d'un jardin hypothéqué
à l'orée de la prison des femmes
je sème des fleurs dont les racines pénètrent
les murs de l'enceinte
pendant leur sommeil
Dans leurs rêves virtuels
leur vie est suspendue
à la mienne

²²⁹ Lori Saint-Martin, *op. cit.*, p. 43.

²³⁰ Carole David, *LMO*, p. 13.

²³¹ Carole David, *MPJ*, p. 74.

²³² Carole David, « Dix minutes en banlieue », *loc cit.*, p. 136.

je les nourris avec des vivaces²³³

L'écriture permet en quelque sorte de rompre la solitude. En écrivant, la poète sème des fleurs aux racines suffisamment longues pour passer sous les murs de la prison. Ayant reçu des femmes du passé une riche nourriture spirituelle, elle peut maintenant nourrir les autres femmes avec ces fleurs « vivaces » qui contribuent à leur redonner espoir, à leur rappeler qu'il existe une communauté à laquelle elles peuvent pleinement appartenir en dehors de celle de la famille.

²³³ Carole David, *LMO*, p. 16.

CONCLUSION

L’imaginaire collectif nord-américain comprend un lot d’idées reçues associées à la banlieue, aux banlieusard.e.s et aux ménagères désespérées qui sont, malgré elles, devenues des figures mythiques de l’Amérique. À elle seule, la ménagère incarne beaucoup d’éléments qui forment le quasi inébranlable cliché de la banlieue : « conformity, unreality, boredom [...] She represents all the blandness and consumerism of the stereotypical 1950s²³⁴. » Les ménagères font l’objet d’un grand nombre de représentations, qu’elles soient publicitaires, littéraires, télévisuelles ou cinématographiques. Mais a-t-on accordé une véritable légitimité à leurs témoignages ? Ces derniers ne sont-ils pas demeurés, dans les angles morts de l’historiographie de l’après-Guerre ? Il serait faux de prétendre que la ménagère désespérée a été reléguée aux oubliettes, que l’on a peu parlé d’elle. Toutefois, à l’image de ces nombreuses représentations, est apparu un stéréotype, celui d’un « personnage pratiquement interchangeable: une ménagère au bord de la crise de nerfs, qui boit trop, qui fume trop, qui finit par partager son temps entre son mari, son amant trop jeune pour elle et son psychiatre²³⁵. »

Dans *La maison d’Ophélie* et *Manuel de poétique à l’intention des jeunes filles*, Carole David propose une lecture riche de la vie de la mère de l’*American Dream*, en investissant la vie des femmes de cette époque révolue. Nous avons tenté de mettre en

²³⁴ Elizabeth A. Wheeler, *Uncontained. Urban fiction in Postwar America*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2001, p. 6.

²³⁵ Marie Parent, Marie Parent, « La ménagère désespérée (1/5) : quelques réflexions préliminaires », dans *Suburbia: l’Amérique des banlieues*, Carnet de recherche, En ligne sur le site de l’Observatoire de l’imaginaire contemporain. 15 mai 2012. [<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/suburbia-lamerique-des-banlieues/la-menagere-desesperee-1-5-quelques-reflexions>], Consulté le 20 février 2020

relief la portée politique du témoignage du quotidien des femmes pris en charge par Carole David. Pour la poète, le quotidien domestique d'une femme au foyer – la maison, la cuisine et les objets communs – sont des éléments porteurs d'une importante charge symbolique. Ces lieux et ces objets sont investis d'un pouvoir évocateur, ils se retrouvent dans les poèmes certes pour créer un topos, une ambiance, mais aussi parce qu'ils prennent vie et dictent la conduite aux voix et aux personnages des poèmes. Ils contribuent au déploiement des recueils lorsqu'ils étouffent les personnages, accentuent leur solitude en les enfermant, en les aliénant. Comme les personnages féminins de ces recueils sont plutôt névrosés et malheureux, ils ne correspondent pas à l'image de l'idéal de la mère ménagère saine et heureuse. Il en résulte un discours critique du mode de vie banlieusard.

Notre mémoire s'est proposé de relever, dans *La maison d'Ophélie* et du *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, l'exigence de témoigner du quotidien domestique des femmes des banlieues nord-américaines. Pour ce faire, nous avons tenté de tracer les contours de la banlieue qui, sans être nommée avec précision, est présente dans les poèmes de notre corpus. Par une contextualisation historique et sociale, nous avons dégagé les éléments qui font de la banlieue une composante importante de la mythologie nord-américaine : le confort matériel, le symbole d'une certaine ascension sociale, la famille comme rempart contre les déviances potentielles associées à la ville et la promesse de la sécurité, pour ne nommer que ceux-là. Des ouvrages de référence historiques, urbanistiques et sociologiques ont orienté notre démarche et nous ont permis de baliser l'Amérique dont il est question dans notre corpus. Nous avons également utilisé les principaux éléments du discours critique de la banlieue pour mettre en relief le propos de Carole David, qui, le plus souvent, la dépeint comme un espace menaçant. C'est en s'en prenant aux grands symboles du bonheur banlieusard — la famille, la mère-ménagère comblée, le père-pourvoyeur, le quartier sécuritaire, la maison propre et saine —, qu'elle y parvient. La narrativité et la présence d'éléments propres à la culture populaire qui modèlent les poèmes de Carole David les

ancrent dans une certaine familiarité. En effet, ils investissent des lieux iconiques de « l'expérience américaine » : centres commerciaux, quartiers urbains et ouvriers, rues sinueuses de la banlieue et ses maisons qui abritent « la profonde vérité²³⁶ », c'est-à-dire, celle du triste quotidien des familles qui y vivent.

Nous avons également cherché à comprendre de quelle manière la banlieusardisation de l'Amérique du Nord a reconfiguré notre rapport à la vie domestique, comment cet engouement pour la vie à la maison a changé la vie des femmes et de quelle manière cela se manifeste dans les recueils à l'étude. Nous avons pu constater que la Guerre froide, qui s'accompagne d'une propagande de la peur de « l'Autre » et des centres urbains, est l'un des facteurs qui expliquent le profond enthousiasme pour le quotidien domestique. Nous avons soulevé que, dans certains poèmes à l'étude, la distinction entre le travail ménager et le travail d'écriture ne se fait pas si facilement, que bien qu'elles soient des écrivaines, les femmes qui écrivent sont souvent considérées comme des mères et des épouses d'abord.

Nous avons ensuite montré que le quotidien à la maison se déployant dans les poèmes de Carole David, bien que teinté d'éléments surnaturels, imprégnés par le réalisme magique et l'inquiétante étrangeté, se propose d'illustrer un mode de vie réel portant les marques du patriarcat et de la culture du domestique. Autrement dit, malgré leur étrangeté, ou grâce à elle, les poèmes de *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* sont des fenêtres donnant sur la réalité de plusieurs familles. Dans « Diaporama », poème paru dans *Les Écrits* en 2015, Carole David raconte le trajet imaginaire d'un personnage féminin qui « s' imagine planant au-dessus de ces endroits comme la Sœur volante ou Mini-Fée²³⁷. » Ce personnage, comme ceux

²³⁶ Carole David, « Diaporama », dans *Les écrits*, « 60 ans de création. Passage de témoins : 20 duos d'écrivains », n° 143, vol. 2, mars 2015, p. 21.

²³⁷ *Ibid.*

des recueils à l'étude, permet de visualiser le quotidien des gens ordinaires, entre autres en faisant l'acquisition de « [...] clichés noir et blanc, d'autres avec des couleurs délavées qui transmettent l'héritage de la classe moyenne. [...] La mosaïque devient généalogie populaire²³⁸. » Ici, la transmission de l'héritage de la classe moyenne, figure mythique du rêve américain passe par des photographies de familles inconnues. Des clichés montrant « [...] une première communion avec les filles d'un côté et les garçons de l'autre à l'intérieur d'une église /[...] / Un ado tient la pose dans son uniforme de baseball / Une femme en bigoudis surprise en parlant au téléphone²³⁹ [...] » sont quelques exemples de ces images qui font partie de notre imaginaire collectif. Carole David écrit :

Elle plonge tête première dans chacune de ces microfictions. Souvent, le soir, quand les rideaux ne sont pas encore tirés, elle espionne l'intérieur des maisons des différents quartiers de la ville, les riches comme les pauvres, les branchés comme les survivants. Quand un soir un policier lui demande pourquoi elle reste debout sans bouger devant la fenêtre d'un appartement, elle ne sait pas quoi lui répondre. Au bout de quelques minutes, elle s'entend dire : Je suis devant la profonde vérité²⁴⁰.

La protagoniste du poème voit les intérieurs des maisons comme plusieurs petits univers qui représentent tous et chacun la « profonde vérité ». Elle transmet le témoignage du quotidien domestique familial et permet ainsi l'élaboration de la « généalogie populaire » mentionnée ci-haut.

La prise en charge de ce témoignage par des voix féminines va bien au-delà du témoignage du quotidien domestique. Celles-ci donnent d'abord à lire toute la fascination qu'inspire cette Amérique révolue ; ensuite, elles suggèrent une volonté de s'en prendre à une « fétichisation de cet âge d'or de la société de consommation²⁴¹ ». Dans un article sur ces femmes qui sont devenues les icônes d'une époque, Marie Parent

²³⁸ *Ibid.*, p. 23.

²³⁹ *Ibid.*, p. 25.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 23.

²⁴¹ Marie Parent, Marie Parent, « La ménagère désespérée (1/5) : quelques réflexions préliminaires », dans *Suburbia: l'Amérique des banlieues*, Carnet de recherche, En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. 15 mai 2012. [<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/suburbia-lamerique-des-banlieues/la-menagere-desesperee-1-5-quelques-reflexions>]. Consulté le 20 février 2020

affirme que l'« [o]n en a fait [des] témoin[s] de l'expérience des femmes [mais qu'elle voudrait que l'on insiste] sur [leur] qualité de témoin[s] d'un mode de vie, témoin[s] d'un monde²⁴². » Les ménagères des poèmes de Carole David témoignent principalement de l'expérience féminine de la banlieue nord-américaine, mais ce témoignage permet de mieux comprendre le « monde » dont parle Marie Parent. En plus de témoigner d'une part de l'histoire, les poèmes de *La maison d'Ophélie* et *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles* permettent de rendre compte de « [l]a destinée féminine [qui] a longtemps été cela : les grossesses inopinées qui bouleversent une existence, la tentation de la mort, le bourdonnement sourd de la folie²⁴³. »

Bien que la banlieue et la maison soient représentées comme des lieux d'isolement, les voix féminines des poèmes de notre corpus tentent sans cesse d'entrer en contact avec les autres femmes de leur entourage et expriment une volonté de faire communauté. Nous avons montré que par le biais d'une intertextualité abondante privilégiant les écrivaines et artistes féminines, d'une part, et par le désir de communauté et de solidarité des personnages féminins des poèmes de notre corpus, d'autre part, David suggère la possibilité d'une communauté des femmes, une alternative à la communauté de la famille nucléaire, dont elle a abondamment illustré la violence et les vices cachés. En examinant l'importance accordée au rôle de la mère, à la féminité et à la sororité dans le corpus étudié, nous avons pu voir que cette volonté de faire communauté entre femmes ne s'exprime pas seulement dans la représentation dépréciative de la famille traditionnelle ; elle se reflète également dans le choix de multiplier les personnages féminins, l'intertextualité et les références à d'autres femmes. D'une voix féminine qui refuse le canon théâtral : « qu'on me donne la peau d'une comédienne /

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ Lori Saint-Martin, *Contre-Voix. Essais de critique au féminin*, Montréal, Nuit blanche éditeur, coll. « Essais critiques », 1997, p. 43.

que je puisse décliner les classiques²⁴⁴ [...] », à l'admiration pour « l'art ménager²⁴⁵ » l'inscription d'une volonté de privilégier le féminin est lisible.

Comme Pierre Nepveu l'affirme dans « Retour à Mirabel ou l'émotion du proche », « [l]a force de la littérature, de la poésie, consiste à faire apparaître la constellation d'expériences, de désirs et de réminiscences contenus dans tout lieu, si petit et humble soit-il²⁴⁶. » Les poèmes de Carole David permettent de témoigner d'un pan de l'histoire par le biais d'une intimité qui se trouve au-delà des statistiques et des rapports officiels. En faisant apparaître ces expériences, issues de l'un des lieux les plus intimes qui soit — la maison familiale —, ils donnent à voir et à sentir ce qui a pu échapper aux historien.ne.s dans leur compréhension de l'expérience domestique des femmes nord-américaines, mais qui demeure essentiel au « partage du sensible » propre à ce devoir historique qui nous incombe : celui de conserver la mémoire d'une communauté des femmes toujours à faire parce qu'à jamais inachevée, car tant de témoignages restent à exhumer, à entendre.

²⁴⁴ Carole David, *MPJ*, p. 11.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 29.

²⁴⁶ Pierre Nepveu, « Retour à Mirabel ou l'émotion du proche », *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers Collés », 2005, p. 23

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

David, Carole, *La maison d'Ophélie*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 1998, 54 p.

David, Carole, *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2010, 84 p.

Textes de Carole David et études sur son œuvre

David, Carole, *Terroristes d'amour* suivi de *Journal d'une fiction*, Montréal, VLB, 1986, 103 p.

David, Carole, « Diaporama », *Les écrits*, « 60 ans de création. Passage de témoins : 20 duos d'écrivains », mars 2015, n° 143, vol. 2, p. 21-28.

David, Carole, « Dix minutes en banlieue », dans : GERVAIS, Bertrand, Alice VAN DER KLEI et Marie PARENT (dir.), *Suburbia. L'Amérique des banlieues*, Figura, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, n°39, 2015, p. 133-139.

David, Carole, « Huguette Gaulin, Sœur de feu », *Le Devoir*, Montréal, 13 février 2016, consulté en ligne le 12 décembre 2019 : [<https://www.ledevoir.com/lire/462782/point-final-huguette-gaulin-soeur-de-feu>]

Desgent, Jean-Marc, « Carole David, singulière et plurielle », *Lettres québécoises*, n°123, Automne 2006, p. 6-9.

Jutras, Benoit, « Carole David : de la transparence à l'énigme », *Lettres québécoises*, n° 123, Automne 2006, p. 10-11.

Études historiques et théoriques

Aron, Paul, Denis Saint-Jacques, Alain Viala et Marie-Andrée Beaudet (dir) *Le dictionnaire du littéraire*. Troisième édition augmentée et actualisée, Presses Universitaires De France, Quadrige, 2010, 654 p.

Auerbach, Nina, *Communities of Women: An Idea in Fiction*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1978, 222 p.

Baudrillard, Jean, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2009 [1970], 316 p.

Baudrillard, Jean, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, 288 p.

Baudrillard, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1981, 227 p.

Bédard, Marcel et Louis Grignon, « Aperçu de l'évolution du marché du travail au Canada de 1940 à nos jours », novembre 2000, Direction générale de la recherche appliquée, Politique stratégique de développement des ressources humaines Canada, 32 p.

Begout, Bruce, *Lieu commun. Le motel américain*, Paris, Allia, 2003, 172 p.

Beuka, Robert. *SuburbiaNation. Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American Fiction and Film*, New York, Palgrave Macmillan, 2004, 313 p.

Bussière, Yves, « L'automobile et l'expansion des banlieues : le cas de Montréal 1901-2001 », *Urban History Review*, vol.18, n° 2, octobre 1989. p. 159-165.

Cassuto, Leonard, « Jack London's Class-Based Grotesque » dans : J MEYER Michael *Literature and the Grotesque*, Amsterdam Rodopi, coll. « Rodopi perspectives on modern literature », 1995, 195 p.

Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1994, 415 p.

Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze, coll. « Idéelles », 1982, 646 p.

Cousseau, Anne, « Ophélie : histoire d'un mythe de fin de siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 101, n° 1, 2001, p. 105-122.

Cyr, Catherine, *Imaginaires du féminin chez Dominick Parenteau-Lebeuf et résonances interdiscursives dans l'élaboration du texte dramatique Les dormantes*, thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2012, 320 f.

England, Kim V. L., « Changing Suburbs, Changing Women: Geographic Perspectives on Suburban Women and Suburbanization », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, vol. 14, n° 1, 1993, p. 24-43.

- Friedan, Betty, *La femme mystifiée I*, traduit de l'américain par Yvette Roudy, Paris, Gonthier, coll. « Femmes », 1964, 254 p.
- Friedan, Betty, *La femme mystifiée II*, traduit de l'américain par Yvette Roudy, Paris, Gonthier, coll. « Femmes », 1964, 216 p.
- Gervais, Bertrand, Alice van der Klei, et Marie Parent, *Suburbia : l'Amérique des banlieues*, Figura, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, n°39, 2015, 237 p.
- Greene, Gayle, *Changing the Story: Feminist Fiction and the Tradition*, Indiana University Press, 1991, 320 p.
- Hayden, Dolores, *Redesigning the American Dream: The Future of Housing, Work and Family Life*, New York, W.W. Norton & Company, 2002, 288 p.
- Huet, Marie-Noëlle, « Maternité, identité, écriture : discours des mères dans la littérature des femmes de l'extrême contemporain en France », thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2018, 398 f.
- Jacob, James A, *Detached America: Building Houses in Postwar Suburbia*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2015, 262 p.
- Jurca, Catherine, *White Diaspora: The Suburb and the Twentieth-Century American Novel*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 2001, 231 p.
- Kristeva, Julia, *Séméiotikè, recherches pour une sémanalyse*, Paris, 2017 [1969], Points, coll. « Essais », 318 p.
- Lachance, Jonathan, « L'architecture des bungalows de la Société Centrale d'Hypothèques et de logement (SCHL) et le mythe de la maison de banlieue au Canada », dans Gervais, Bertrand, Alice van der Klei et Marie Parent dir.), *Suburbia : l'Amérique des banlieues*, Figura, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, n°39, 2015, p.33-55.
- Laforest, Daniel, *L'âge de plastique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », 2016, 208 p.
- Laforest, Daniel, « Qui a peur de la banlieue en littérature ? », *Québec français*, n° 169, 2013, p. 54-55.
- Lamy, Suzanne, *d'elles*, Montréal, L'Hexagone, 1979, 110 p.

- Lapierre, René, *Renversements. L'écriture-voix*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais » 2011, 172 p.
- Lévi-Strauss, Claude, « De Grées ou de force ? », *L'homme*, vol. 163, n° 3, 2002, p. 7-18.
- Mavrikakis, Catherine, *Le ciel de Bay City*, Montréal, Hélio trope, 2011, 292 p.
- Moles, Abraham, « Qu'est-ce que le kitsch ? », *Communication et Langages*, n° 9, 1971, p. 74-87.
- Morisset, Lucie K., et Luc Noppen, « Le bungalow québécois, monument vernaculaire : la naissance d'un nouveau type », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 48, n° 133, 2004, p. 7-32.
- Morisset, Lucie K., et Luc Noppen, « Le bungalow québécois, monument vernaculaire: de l'espace urbain à l'identité domestique », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 48, n° 134, 2004, p. 127-154.
- Nédélec, Pascale, « Saisir l'étalement urbain dans un contexte états-unien : réflexions méthodologiques », *Cybergeo : European Journal of Geography*, document 762, mis en ligne le 16 janvier 2016, consulté le 28 novembre 2019 : [<http://journals.openedition.org/cybergeo/27421> ;DOI :10.4000/cybergeo.27421]
- Nepveu, Pierre, *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers-Collés », 2004, 270 p.
- Nicolaidis, Becky, et Andrew Wiese, « Suburbanization in the United States after 1945 », *Oxford Research Encyclopedia of American Urban History*, 2017, p. 1-51.
- Parent, Marie, « La ménagère désespérée (1/5) : quelques réflexions préliminaires », Dans *Suburbia: l'Amérique des banlieues*, Carnet de recherche, En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain, 15 mai 2012, article consulté le 20 février 2020, [<http://oic.uqam.ca/fr/carnets/suburbia-lamerique-des-banlieues/la-menagere-desesperee-1-5-quelques-reflexions>]
- Parent, Marie, « L'Amérique à demeure, représentations du chez-soi dans les fictions nord-américaines depuis 1945 », thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2016, 483 f.

- Parent, Marie, « Risquer la noyade dans La maison d'Ophélie », Le bungalow show, En ligne sur le site de Pop en stock, 29 novembre 2012, article consulté le 04/05/2020, [<http://popenstock.ca/dossier/article/risquer-la-noyade-dans-la-maison-dophelie>]
- Plath, Sylvia, *Œuvres : poèmes, nouvelles, romans, contes, essais, journaux*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2011, 1280 p.
- Reagan, Ronald, *The Last Best Hope: The Greatest Speeches of Ronald Reagan*, West Palm Beach, Humanix Books, 2016, 280 p.
- Romines, Ann, *The Home Plot: Women, Writing & Domestic Ritual*, Amherst (MA), The University of Massachusetts Press, 1992, 336 p.
- Rubino, Gianfranco, et Dominique Viart (dir.), *Écrire le présent. Recherches*, Paris, Armand Colin, 2013, 253 p.
- Saint-Martin, Lori, *Contre-Voix : Essais de critique au féminin*, Montréal, Nuit blanche éditeur, coll. « Essais critiques », 1997, 294 p.
- Saint-Martin, Lori, « Le corps et la fiction à réinventer : métamorphoses de la maternité dans l'écriture des femmes au Québec », *Recherches féministes*, 1994, vol.7, n° 2, p. 116-134.
- Samoyault, Tiphaine, *L'intertextualité, mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2014 [2001], 127 p.
- Séguin, Anne-Marie. « Madame Ford et l'espace: lecture féministe de la suburbanisation », *Recherches féministes*, vol. 2, n° 1, 1989, p. 51-68.
- Sexton, Anne, *The complete poems*, Boston, Mariner Books, 1999, 656 p.
- Simon, Sherry, « Suzanne Lamy : le féminin au risque de la critique », *Voix et images*, vol. 13, n° 1, automne 1987, p. 52-64.
- Torocco, Sharon, « Women in the Fifties », mémoire de maîtrise, State University of New York, 2005, 65 p.
- Turcotte, Jeanne, « Ophélie ou la tristesse faite adolescente », *Québec français*, n° 107, automne 1997, p. 78-80

Tyler May, Elaine, *Homeward Bound: American Families in the Cold War Era*, Basic Books, New York, 1988, 302 p.

Wathée, Myriam, *Littérature et ritualité. Enjeux du rite dans la littérature française contemporaine*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2010, 256 p.

Wheeler, Elizabeth A., *Uncontained: Urban Fiction in Postwar America*, New Brunswick (N.J), Rutgers University Press, 2001, 320 p.